

L'Équateur **et** **les îles Galapagos**

Découvertes et impressions

Journal du 1^{er} juillet au 23 juillet 1977

Pierre Bourque
Jardin botanique de Montréal

Avant-propos



Pierre Bourque

Pour beaucoup de gens, l'Équateur est une ligne imaginaire qui ceinture le monde et le divise en deux parties. Pour d'autres, c'est un pays d'Amérique du Sud perdu dans la cordillère des Andes.

Pour moi qui suis allé chercher mes deux enfants, c'est un pays à connaître et à découvrir. L'anonymat qui enveloppait ce pays s'est dissipé il y a deux ans et demi avec l'arrivée de mon fils Enrique âgé de cinq ans. Depuis lors, tout ce qui touche de loin ou de près ce pays m'intéresse : l'histoire, la géologie, la flore, la faune, la vie politique et économique. J'y ai établi de solides amitiés et il me tardait de fouler le sol équatorien.

Quant aux îles Galapagos, tout le monde sait que depuis que Darwin et Cousteau y sont passés que ce sont des îles merveilleuses, uniques au monde. Leur découverte devait, pour ma part, confirmer ce jugement.

Table des matières

Avant-propos	2
Carte de l'Équateur.....	4
SAMEDI 2 juillet : Arrivé à Quito	5
DIMANCHE 3 JUILLET : Quito - Cotopaxi – Latacunga – Ambato	9
LUNDI, 4 JUILLET : Quito – Otavalo – Ibarra.....	10
MARDI 5 JUILLET : Quito - San Domingo de los Colorados.....	13
MERCREDI ET JEUDI, LES 6 – 7 JUILLET Quito – Cuenca.....	14
VENDREDI 8 JUILLET : Cuenca – Quito	18
SAMEDI, 9 JUILLET : Le Mariage – El Matrimonio.....	19
DIMANCHE 10 JUILLET : La mitad del mundo	23
LUNDI 11 JUILLET : Dernier jour à Quito	24
MARDI 12 JUILLET : Quito – Guayaquil - Galapagos	25
MERCREDI 13 JUILLET : Plaza	28
JEUDI 14 JUILLET : Seymour.....	32
VENDREDI 15 JUILLET : Bartolomé – Santiago	36
SAMEDI 16 JUILLET : Santiago	39
DIMANCHE 17 JUILLET : Isabela – Cratère Alcedo	45
LUNDI, LE 18 JUILLET : Santiago -Rabida – Cerro Chino-Santa Cruz (Bahia Bornero).....	50
MARDI 19 JUILLET : Santa Cruz – Santa Fe.....	53
MERCREDI 20 JUILLET :Santa Fe - Santa Cruz	57
JEUDI LE 21 JUILLET : Santa Cruz	60
VENDREDI, 22 JUILLET : Guyaquil de mes amours	62
MARDI 26 JUILLET : En guise de conclusion.....	65
Photos de L'Équateur	68
Photos des Galapagos	75

Carte de l'Équateur

Universalis.fr



SAMEDI 2 juillet : Arrivé à Quito

Après un voyage long et ennuyant, voici Guayaquil qui est notre porte d'entrée en Équateur. Il est 5 heures du matin et pourtant la surprise est de taille ; le dépaysement est complet ; nous sommes littéralement arrachés à la vie moderne, organisée, soi-disant civilisée et pénétrons dans un monde aux odeurs, aux coutumes, aux mœurs différentes.

Le voyage commence ici ; je me laisse emporter par la saveur locale, le sourire des femmes indiennes et métisses, les dollars qui soudain se transforment en sucres bien modestes. L'avion pour Quito nous fait découvrir les Andes, ces montagnes hors de l'ordinaire qui traversent tout un continent et qui, vues d'avion paraissent être le refuge des dieux. Montagnes jeunes, fières, hautes, aux forêts denses, aux gorges profondes laissant deviner des rivières étroites comme perdues dans cette immensité. C'est la montagne qui règne, tous ces pics qui rivalisent les uns avec les autres, anonymes comme n'ayant d'autre but que de former cette formidable cordillère. Quito est un lieu béni, un endroit de repos pour l'homme perdu dans cette forteresse naturelle.

Sise sur un plateau de plusieurs kilomètres et entourée de montagnes dont le célèbre Pichincha, voici Quito, ancienne capitale de Atahualpa, dernier empereur inca. La foule qui attend à l'aéroport est souriante tandis que les taxis qui défilent devant l'aérogare sont bruyants ; l'aéroport est propre, sympathique.

Nous retrouvons Mercédès, Alfredo, Benjamin puis Mercédès (la Michita), Germania, Myriam, Térésa, Adéla et Élisabeth, Gallo, en un mot toute cette famille Alvéar qui nous convie à la noce de leur fille Mercédès avec Paul, mon frère. Ce n'est pas une noce, c'est une véritable invasion des gens du nord à la recherche de chaleur et d'ébahissement ; une invasion de gens bien disparates avec des frères, des sœurs, des amis, en plus de mon fils qui retrouve après deux ans et demi son pays natal.

Visite du village indien de Calderon avec Alfredo ; culture du maïs qui est la plante sacrée ici, artisanat spécial de chaises et de petites tables en bois, omniprésence des chiens, des porcs et des vaches partout dans les rues. Les Indiens cultivent de très petites terres ; ils font de la polyculture. Les femmes travaillent avec des houes primitives et transportent sur leur dos de lourdes cargaisons de fagots.

L'après-midi c'est la visite de Quito en « colectivo » (autobus local). Quito est une ville faite sur la longueur et Alfredo habite à Quito-Norte, extrémité nord de Quito. Le voyage au centre-ville en « colectivo » (un

sucre par personne) est une expérience à faire. Ils sont très petits ne pouvant accommoder qu'une trentaine de personnes et surchargés de sorte qu'il faut rester debout tout le long du trajet, dans une position qui rend impossible la vue à l'extérieur.



Place de l'Indépendance

Après la visite d'un marché, nous découvrons enfin le vieux Quito, la place San Martin, la place de l'Indépendance, le palais du gouverneur, la cathédrale, sans oublier l'extraordinaire église San Francisco qui est un chef-d'œuvre unique au monde. L'intérieur est d'une richesse inouïe ;



Église et couvent San Francisco

tout est en or, l'autel central, les latérales, le plafond ; le spectacle à l'intérieur est aussi émouvant ; s'y succèdent des dizaines d'Indiens , hommes, femmes, enfants, vieillards qui viennent embrasser et caresser une

énorme croix du Christ située à la droite du transept. Quelle foi et d'où vient cet attachement des Indiens d'Amérique du Sud à la religion catholique ? Le rituel est impressionnant ; les femmes vêtues de leur poncho et traînant leurs enfants allument un cierge, embrassent une statue de la Madone puis se dirigent vers la croix et y demeurent figées en prières durant de longues minutes. Quelle paix, quelle quiétude à l'intérieur de cette enceinte sacrée ! C'est comme si le cœur de tous les Indiens, Incas et autres tribus s'y trouvait caché. Je pense à tous ces souhaits, vœux, espoirs que des générations d'Indiens ont élaborés ici ; à toutes ces peines , ces malheurs dont on a voulu se délivrer. Il faut déjà sortir, mais avec la ferme intention d'y revenir avant de quitter l'Équateur. Je pense à Chartres que j'ai toujours aimée. Je crois que San Francisco est avec Chartres les églises qui m'ont le plus impressionné.

Dès la sortie, nous sommes attirés par une foule bariolée qui remplit les vieilles rues de Quito ; c'est un immense marché en plein air. La foule



Foule du marché à Quito



Centre-ville de Quito; l'homme debout (P. Bourque) observant la scène

est si dense qu'il est difficile de s'y frayer un chemin. Assises par terre et portant leurs enfants sur le dos, les femmes indiennes offrent toute la gamme des fruits et légumes (maïs, blé, riz, pomme de terre, piment, orange, mandarine, papaye, banane, etc.). Plus loin, ce sont les chemises et autres produits domestiques.



Enrique, le fils de Pierre Bourque

Au loin, sur la colline, on aperçoit la Madone, la Vierge de Quito ; c'est le Panecillo ou pain de sucre que nous visiterons cette nuit avec Alfredo et toute la famille. Heureux d'avoir senti le cœur de Quito, nous rentrons heureux par la « colectivo » raconter cet après-midi plein de promesses.

Après un repas copieux, Alfredo nous fait découvrir Quito la nuit, la Ronda (la plus ancienne artère de Quito), le Panecillo et les vieilles maisons habitées par les Indiens qui entourent la colline du Panecillo. Il m'indique aussi l'orphelinat d'où vient **Enrique**.

DIMANCHE 3 JUILLET : Quito - Cotopaxi – Latacunga – Ambato

Départ vers le sud en direction du plus haut volcan du monde le Cotopaxi (5,897 mètres).



Cotopaxi au sommet enneigé

La route qui traverse l'Équateur est si mauvaise qu'il est difficile d'y rouler à plus de 60 km/heure.

Les montagnes sont souvent dénudées. À plusieurs endroits on a planté des milliers d'Eucalyptus qui sont parfaitement adaptés ici et qui effectuent le travail anti-érosion très important. Dès la fin des banlieues de Quito, c'est la campagne avec une succession de fermes d'élevages laitiers et de culture de maïs, de blé et de houblon.

Au parc national de Cotopaxi, nous visitons une plantation de pins servant de reboisement et un centre spatial de la NASA. Les Américains ont ceinturé le monde de 18 de ces centres équipés d'ordinateurs, de téléscrip-teurs et de radars, lesquels suivent à la lettre les moindres mouvements de toute l'activité spatiale et même des battements de cœur

des cosmonautes. Le spectacle est inusité dans un décor si naturel et c'est avec joie qu'à la sortie, nous apercevons nos premiers lamas.

La visite de Cotopaxi et ma première herborisation de plantes alpines des Andes me fascinent. Les éboulis et lave de Cotopaxi s'étendent sur plusieurs kilomètres. Malgré le temps froid et pluvieux, j'y découvre de nombreuses plantes connues (Draba, Genista, Lupinus, Gentiana) et inconnues. J'y passe facilement un film entier tellement la flore est diversifiée. Au retour, plusieurs surprises nous attendent comme la vue d'un troupeau entier de lamas, la rencontre de troupeaux de moutons avec les paysans indiens et la visite d'une ferme indienne.

Nous traversons Latacunga qui est aussi une vieille cité des Andes, arrêtons près du lac Yambo et atteignons Ambato vers la fin de la journée. Au loin, vision grandiose de Chimborazo (6,310 m), la plus haute montagne de l'Équateur et une des plus majestueuses au monde.

Près d'Ambato, la végétation se fait plus riche et Ambato nous fait découvrir une ville remplie de fleurs et d'une grande propreté. On y rencontre aussi des Indiens Salasacas. Le retour se fait très tard à Quito.

LUNDI, 4 JUILLET : Quito – Otavalo – Ibarra

Après un avant-midi bien rempli à faire du magasinage à Quito avec Mercédès, nous partons en direction nord vers **Otavalo, ville de grande renommée pour son marché et l'ardeur de ses habitants**. En effet, les



Indiens Otavalos sont réputés être de grands commerçants ; c'est à eux que l'on doit les merveilleux ponchos et autres habillements qui font la renommée de l'artisanat équatorien.

Le paysage au nord de Quito est plus grandiose que vers le sud. Les montagnes y forment des cirques et des gorges aux contours impressionnants ; l'œil à chaque seconde demeure ébloui devant tant de beauté. À Oton, nous

pénétrons dans un secteur semi-tropical avec une végétation luxuriante (orange, mandarine, etc.) qui contraste avec la pauvreté observée depuis Quito. On remarque les canaux d'irrigation traditionnels et les champs de maïs cultivés depuis des temps immémoriaux par des Indiens. Alfredo m'explique que la méthode de culture a très peu évolué depuis des siècles.

Le Cayambe aux sommets enneigés (5,790 m.) nous rapproche de la province de Imbabura et des Indiens Otavalos. Arrêt au Lago San Pablo qui est déjà le domaine des Indiens Otavalos. Ceux-ci sont très beaux : les hommes portent chapeaux, ponchos noirs et longs cheveux tressés tombant sur le dos tandis que les femmes très belles portent un magnifique costume bleu par-dessus une blouse blanche ; leur cou est orné de plusieurs colliers en or et sur la tête, elles portent un magnifique tissu bleu. Ils sont très nombreux et réputés comme les plus actifs de tout l'Équateur.

Nous traversons rapidement Otavallo, pour atteindre le lac Quicoche situé non loin de deux montagnes extraordinaires, la première haute et large s'appelle Imbabura et tout près d'elle avec un immense cratère au sommet le Cotocachi : ce sont le père et la mère des Indiens et elles règnent sur toute cette région.



Lac Quicoche

À peine arrivés au lac Quicoche, nous partons en bateau-moteur vers deux îles situées au centre du lac. Ici, entourées de montagnes, ces îles nous dévoilent une végétation tropicale unique à cette altitude. Ces deux îles sont en réalité des volcans éteints et la chaleur de ces volcans a donné naissance à une végétation particulière. J'y observe pour la première fois des milliers de broméliacées épiphytes accrochées aux arbres ; ce sont les seuls arbres feuillus de toute la région car les montagnes qui nous entourent sont dénudées. Plusieurs lianes en fleurs, des plantes semi-aquatiques (scirpes, cortaderias) autour du lac témoignent d'une luxuriance tropicale.

Ce fut une course contre la montre d'arriver jusqu'ici avant la nuit qui, sous l'Équateur arrive tous les soirs vers six heures. Je suis très content de cette journée. Alfredo pousse le voyage encore davantage vers le nord en direction d'Ibarra. Nous arrêtons à San Antonio, petit village de sculpteurs sur bois comme à Saint-Jean-Port-Joli. Village sombre, presque sans électricité avec rues en terre et en gros pavés. Nous sommes seuls comme étrangers et découvrons avec ravissement un artisanat très avancé. Achat de quelques pièces et discussions avec l'artisan. Il ne nous reste plus qu'à passer par Ibarra, ville d'influence espagnole pour atteindre le Lago del sangre ou Lago Yahuacocha qui rappelle la bataille sanglante entre deux tribus indiennes. On a aménagé une piste de course tout autour du lac et nous nous attardons à examiner le ciel étoilé ; le temps est doux comme cette journée qui fut ensoleillée. Nous découvrons avec étonnement dans le ciel les deux systèmes de constellations, à savoir à la fois la Grande Ourse et l'étoile Polaire ainsi que la Croix du Sud. Nous décidons d'explorer davantage le ciel aux Galapagos.

Le retour à Quito se fait en chantant et une longue discussion avec Pablo, Mercédès (2), Alfredo, André et Marc complète cette journée très chargée.

MARDI 5 JUILLET : Quito - San Domingo de los Colorados

Départ par camionnette de Quito et atteignons Santo Domingo à 11 heures.

À peine à 20 kilomètres de la route nationale qui traverse l'Équateur, en direction de San Domingo, nous entrons dans le monde des tropiques. Les montagnes sont hautes et escarpées. La route étroite serpente les flancs et je découvre avec ravissement toute la végétation tropicale dont une quantité fantastique d'orchidées, de broméliacées, de fougères épiphytes ou arborescentes, des aracées aux feuilles géantes (Anthurium,) de même que les Gunneras, de nombreuses plantes lianescentes, sans oublier les bananiers et les bambous que je connais et toute la strate arborée aux feuilles de légumineuses que je ne connais pas.

San Domingo est une ville bizarre, sans passé, sans culture ou architecture spéciale. Un parc avec de très jolies fleurs sert de centre-ville et tout autour sont alignés restaurants et boutiques. Toutes les rues de la ville sont en terre et en réfection et la ville semble complètement désorganisée. La visite du marché, très typique, nous apporte une note d'originalité. Nous quittons Santo Domingo à la recherche des fameux Colorados qui vivent à une dizaine de kilomètres de San Domingo.



Couple d'indiens Colorados

Les Colorados sont des Indiens, aux costumes étranges, qui se teignent les cheveux en rouge avec la sève d'une plante tropicale (achote ou Bixa orellana). Ils sont très peu nombreux et jouissent d'une large publicité dans les journaux. La visite à leurs fermes, puisqu'ils sont cultivateurs de bananes et de café, est très peu agréable. On tire littéralement les Indiens de leurs huttes et la demande de photos s'accompagne toujours d'un paiement. Le tout est passablement ridicule et n'eût été la végétation de leur village (alpinia, aracées, café, bananiers, cacao, hibiscus, arbres à fleurs et oiseaux mouches (colibris à profusion), cette ville aurait été des plus déprimantes.

Le retour à Quito s'effectue dans des conditions difficiles de route.

MERCREDI ET JEUDI, LES 6 – 7 JUILLET Quito – Cuenca

Avec Murielle qui s'est jointe à nous, nous partons André, Marc, Marc St-Arnaud, Louise, Jacques, Marlène, Jean-Yves, Enrique et moi vers Cuenca qui est aussi située comme Quito sur un vaste plateau entouré de montagnes dans la même cordillère des Andes, mais à environ 400 km au sud de la capitale.

On a aimé Cuenca dès le premier coup d'œil vu des airs et cette impression s'est développée durant les trois jours de notre séjour ici.

Cuenca est une ville heureuse de l'Équateur, riche d'un passé, d'une culture, d'une âme, d'une vitalité assez exceptionnelle. Autant San Domingo de los Colorado m'était apparue artificielle, autant Cuenca nous a charmé par la diversité de ses églises, de ses jardins très propres, ses rivières (4) aux eaux limpides sur les bords desquelles les femmes de Cuenca viennent laver leur linge. C'est aussi une ville accidentée qui a conservé vivante l'influence espagnole et où l'on se sent chez-soi dès le premier contact. Le trafic y est léger, les klaxons bruyants de Quito ont disparu de même que la ronde sans fin des « colectivos ».

Les gens marchent à Cuenca car la ville peut facilement être découverte



Cuenca - Cathédrale Immaculée Conception

à pied. Nous avons visité successivement la cathédrale neuve dédiée à l'Immaculée ; c'est une église énorme dont les trois coupoles bleues dominant tout le paysage de Cuenca ; le style est gothique et les énormes colonnes de marbre de même que l'autel tout plaqué or et le tabernacle en or massif ajoutent à la richesse de ce monument religieux. En face, sur la même place, la vieille cathédrale avec ses nombreux autels surchargés de statues, de draperies et au style baroque et très vieux contraste avec l'immensité de la nouvelle. Ici ce sont les Indiens qui défilent sans arrêt venant chercher réconfort et espérance. Les cierges brûlent de partout et dans une petite chapelle latérale le « Santissimo », prient sans arrêt les pauvres gens de Cuenca.

De nombreuses autres églises retiennent notre attention dont Santo Domingo, San Francisco, l'église de Todos Santos, le Carmen et le couvent des carmélites tout proche, San Alfonso aux tours élancées et bleues.

Nous arrêtons à l'Alliance française car la vie culturelle y est ici intense. Il y a en effet pour une population de 130,000 personnes, trois universités qui comptent près de 7,000 étudiants. Le travail est cependant rare à Cuenca et les jeunes doivent se rendre à Quito ou Guayaquil pour

travailler. Cuenca vit de ses milliers d'artisans qui sont installés dans de petites boutiques où ils vendent ou réparent les produits de l'artisanat local comme le cuir, l'or, l'argent, les fameux sombreros, (appelés Panama mais fabriqués à Cuenca) sans oublier toute l'industrie textile. L'agriculture y est aussi développée car le climat y est très doux.

C'est au cours de notre première journée que je me retrouve face à face avec Maria de Lourdes que je connais pour l'avoir reçue à Montréal. Cette rencontre et les contacts que nous aurons avec toute la famille de Maria de Lourdes, son ami Fernando, sa sœur Nancy, son beau-frère Pedro, professeur de droit à l'université de Cuenca et docteur de l'université de Strasbourg, nous enchante et ne fera qu'ajouter au charme incroyable de notre séjour à Cuenca. Avec Pedro, qui parcourt la ville en camionnette, nous visitons Cuenca la nuit, grimpons sur les collines qui entourent la ville pour voir le panorama magnifique puis nous sommes reçus à la maison située près de la rivière Tomébamba. C'est une maison très grande et très riche à l'architecture espagnole avec patio vitré au centre et chambres à l'étage tout autour du patio. La soirée se déroule dans la joie, en discussion et en écoutant la merveilleuse musique de l'Équateur. Pedro remet à Murielle une série d'aquarelles sur Cuenca.

C'est notre deuxième soirée en fête car la veille nous avons fêté et dansé à l'hôtel « El Conquistador » où nous résidons. Le maître d'hôtel, Cornelio, s'est lié d'amitié avec nous et il nous a réservé une grande salle au dernier étage de l'hôtel pour fêter.

Jeudi est consacré à l'achat de ponchos, de sombreros, de souvenirs, car c'est le jour de marché à Cuenca et tous les villageois des environs sont descendus en ville pour vendre leurs produits. L'artisanat est riche et coloré et les paniers de paille rivalisent avec la céramique, les chaises et les meubles en bois sans compter le textile qui, ici comme ailleurs, semble le domaine des Indiens Otavalos. Murielle en profite pour acheter boucles d'oreilles et bagues en or ; les prix sont ici très bas et notre pouvoir d'achat n'en est que démesurément augmenté.



Cuenca - Maison d'un orchidophile

Avec Fernando, nous visitons la ferme d'un Équatorien qui se voue à la **culture des orchidées**. Ce monsieur s'est construit une splendide villa à la sortie de Cuenca et toute sa vie se passe dans la culture d'une multitude d'espèces commerciales et indigènes d'orchidées, de roses et autres arbres ornementaux. C'est un endroit merveilleux et je constate qu'il y a des gens heureux partout.



Masdevallia hayeckii



Masdevallia veitchiana

Je pourrai encore écrire beaucoup sur Cuenca, je pense notamment à cette visite guidée du musée Crespo Toral que nous avons effectuée. La

foi et l'amour que cette vieille dame portait à sa ville et à ses grands hommes étaient remarquables et un mot revenait sans cesse dans ses commentaires, c'était le mot « alma » (âme). En effet, il y a une vie intense à Cuenca et tous et toutes nous font la promesse d'y revenir un jour. Marc St-Arnaud, quant à lui, aimerait s'y établir et a déjà fait des démarches auprès de l'université et d'une compagnie hydro-électrique.

VENDREDI 8 JUILLET Cuenca – Quito

Derniers achats à Cuenca, une ville profondément humaine. Nous retrouvons Quito et toute la famille Alvear de même que ma famille et d'autres amis qui sont arrivés, car le mariage est proche et les derniers préparatifs sont en cours.

Visite à Quito pour effectuer encore des achats et régler quelques problèmes relatifs au retour puis c'est un souper aux fruits de mer dans le centre de Quito. Une bonne partie de la nuit et du matin, je vais avec Alfredo pour préparer la salle et apporter la boisson.

SAMEDI, 9 JUILLET : Le Mariage – El Matrimonio

Le moment important du voyage était arrivé. Mon frère Paul prenait aujourd'hui pour épouse Mercédès et le **mariage était célébré avec pompe à l'église San Gabriel** suivi d'une réception au club des Avocats de Quito.



Mon frère Paul Bourque

Selon la coutume, Paul a quitté la maison sans avoir vu la mariée ; la mariée est apparue toute belle dans sa blancheur suivie de la dame d'Amour (Catalina), de rouge toute vêtue et de ses deux sœurs (Myriam

et Suzanna) vêtues de bleu. L'auto de la mariée fut décorée et la mère (Michita) est montée dans un taxi avec Murielle.



Mercédès et son père Alfredo Alvéar

L'entrée à l'église fut impressionnante. La mariée avec son père et toute sa suite ont rejoint Paul aux pieds de l'autel aux sons de la musique nuptiale.

L'homélie du prêtre fut simple et profonde : sa voix , son éloquence, la clarté de son exposé ajoutèrent à l'émotion et à l'unicité de la cérémonie. Il parla amplement de la société de consommation, du matérialisme, de l'égoïsme et fit appel aux sentiments très nobles de l'amour que chacun doit porter pour l'autre, des embûches et des problèmes de la vie et sut exprimer au mariage un caractère de noblesse et de grandeur. La foule nombreuse de Québécois et d'Équatoriens a vibré d'un même cœur. Les pensées de chacun étaient orientées vers Paul et Mercédès qui au-delà les mers et les montagnes unissaient leur vie et leur avenir en direction d'un monde meilleur.

La cérémonie et la noblesse de l'exposé du prêtre m'ont paru très émouvantes, rarement au cours de ma vie j'ai assisté à un pareil

événement. Le vieux scepticisme qui dort en moi depuis si longtemps n'est pas resté insensible aux valeurs chrétiennes énoncées par le prêtre. Je trouvais étrange que ce sentiment religieux pourtant depuis si longtemps éteint en moi retrouvât un écho dans ce pays si pauvre aux contrastes sociaux extrêmes. Il est vrai que je n'ai jamais renié les valeurs chrétiennes, mais plutôt l'incapacité de l'Église à se détacher du pouvoir, des riches, des possédants, de tolérer la misère et la pauvreté. Et c'est cependant parmi cette misère que l'Église démontre sa force par la promesse d'une vie éternelle. C'est là que je décroche, car pour moi la vie est unique et elle se doit d'être vécue intensément.



La réception au Club des Avocats fut aussi de première qualité. Nous avons eu la chance d'y rencontrer toute la grande famille et les amis d'Alfredo et de Mercédès qui sont d'un milieu social très évolué : de nombreux professionnels, avocats ou médecins auxquels se mêlent naturellement des militaires.

Alfredo avait tout planifié et le champagne aidant, les discussions entre les deux familles et les amis furent animées. Après un buffet copieux, les photos d'occasion, les danses et les rituels rattachés aux jeunes mariés qui donnent à ceux-ci et surtout à la mariée une supériorité de bon aloi face à la multitude de jeunes filles de Quito, nous sommes rentrés chez Alfredo pour y continuer la fête jusqu'au matin.

C'est là qu'au travers des chants et des danses et l'alcool qui coulait à flots que s'est installées la tristesse et la douleur de voir Mercédès partir avec son mari.

Car dans la fête endiablée, revivait tout à coup dans la tête d'Alfredo, de Mercédès et des enfants tout un passé et qu'arrivait cette rupture depuis longtemps annoncée, mais maintenant consommée. Le départ de Mercédès et de Paul vers la liberté fut durement ressenti.

Toute la structure sociale de cette famille se trouvait soudain ébranlée et Alfredo fut durant quelques heures inconsolables.

DIMANCHE 10 JUILLET :

La mitad del mundo



André, Marc et Alfredo

Très tôt déjà le matin, je partis avec Alfredo et Enrique pour visiter le vieux Quito, La Ronda, la station de chemin de fer vers Guayaquil et enfin les environs de Quito où se trouvent des sources thermales et une végétation plus tropicale. La fête et la tristesse de la veille étaient oubliées et Alfredo revenait à lui et à ses hôtes. Le soir il eut une autre fête, québécoise celle-là ; car elle précédait le départ de mes parents le lundi matin. Encore une fois, Mercédès avait préparé liqueurs et pâtisseries selon les lois de l'hospitalité et de l'amitié. On enregistrera plusieurs chansons québécoises pour laisser un témoignage de notre séjour en Équateur et le tout s'est terminé par l'éternelle chanson « Ce n'est qu'un Aurevoir mes frères ».

Vers la fin de l'après-midi, nous étions allés visiter « **La Mitad del Mundo** » et un magnifique musée près de cet endroit unique. Nous fûmes reçus avec beaucoup de chaleur par un ami d'Alfredo qui nous explique dans un espagnol très clair toute l'histoire. La valeur scientifique de cette

ligne qui divise le monde en deux parties : le nord et le sud . On y voit d'un côté l'Étoile du Nord et de l'autre la Croix du Sud. Il nous explique aussi comment les Indiens avaient compris depuis longtemps l'importance de ces phénomènes et comment bien avant l'homme blanc ils se retrouvaient facilement dans les deux hémisphères. Leurs fêtes d'ailleurs correspondaient avec les équinoxes de mars et de septembre et les solstices de juin et de décembre. Ce fut une visite des plus instructives.

Nous avons aussi visité un cratère situé près de la Mitad del Mundo.

LUNDI 11 JUILLET Dernier jour à Quito

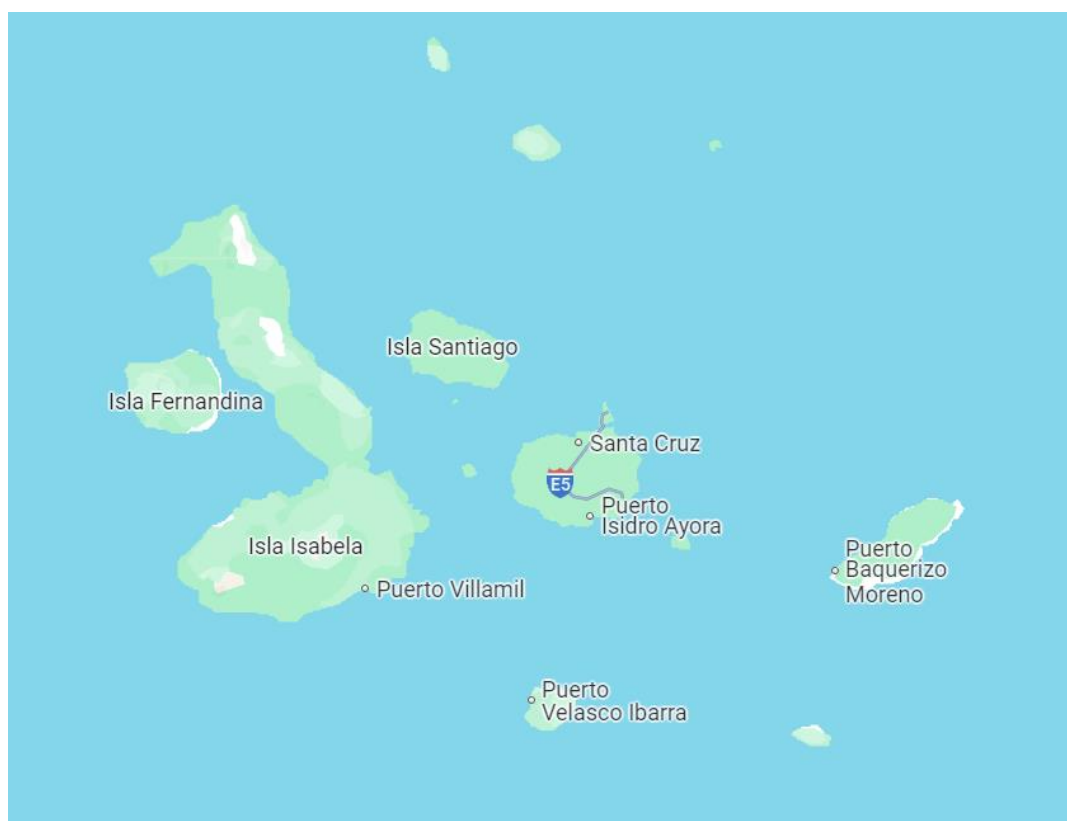
Le temps pour nous de quitter l'Équateur pour les îles Galapagos approchait. Nous profitons de cette dernière journée pour effectuer certains achats et fureter dans Quito avec Alfredo et Mercédès.

Le soir, il y a une grande réception à l'hôtel de Quito. Nous réunissons toute la famille Alvéar plus Gallo et Catalina et les Québécois encore présents (Marc I et II, Jacques et Anne Mauffette, André, Murielle, Enrique et moi) veulent témoigner par ce souper de départ leur attachement et leur affection à cette belle famille. Le repas est très copieux et nous rentrons encore tard à la maison malgré le départ hâtif pour les Galapagos.

MARDI 12 JUILLET : Quito – Guayaquil - Galapagos

Dès 5h30 du matin, ce sont les adieux touchants avec Mercédès et avec Alfredo, une heure plus tard à l'aéroport. Il est difficile d'exprimer par des mots ou les écrits la très grande amitié qui nous lie maintenant.

Carte des îles Galapagos



Un mot qu'Alfredo a écrit dans le livre qu'il m'a donné sur la géologie de l'Équateur par Téodoro Wolf : « Para el amigo de siempre » (pour l'ami de toujours) résume bien nos pensées. Nous quittons aussi Murielle et Enrique qui rentrent directement à Montréal après un voyage inoubliable en Équateur et Marc St-Arnaud qui décide de rester à Quito. Déjà c'est Guayaquil où nous retrouvons Paul et Mercédès, Jean-Yves et Marlène et

deux amies de Mercédès (Pilar et Fatima) venues spécialement pour prendre en charge nos bagages durant notre séjour aux Galapagos.

LES ÎLES ENCHANTÉES – LAS ISLAS ENCANTADAS

C'est l'atterrissage à **Baltra, ancienne piste américaine, devenue porte d'entrée des îles Galapagos**. C'est ici que commence la deuxième partie de notre voyage, la partie de rêve, de repos, de dépaysement complet, de réflexions aussi et surtout de découvertes de toutes sortes. Nous traversons Baltra en autobus en direction de Santa Cruz. C'est ici une île désolée remplie de cactus (Opuntias) très âgés ; l'herbe et les arbres



Opuntias



Opuntias âgés

sont en état de repos, car c'est la saison sèche. Le terrain est plat et parsemé de roches volcaniques semblables à des éponges ; le sol est rougeâtre donc très riche en oxyde de fer. Un étroit canal sépare Baltra de Santa Cruz et Puerto Ayora où nous attend notre capitaine de bateau. L'embarcation qui doit nous faire traverser tombe en panne, ce qui nous permet d'observer nos premiers fous à pattes bleues, des frégates, une multitude de pinsons, une colombe et de nombreux crabes et lézards de lave.



Frégate

Pinson

Enfin, tout est réparé et nous traversons Santa Cruz sur toute sa longueur jusqu'à Puerto Ayora. À mesure que nous montons dans la montagne, la végétation désertique devient plus luxuriante ; les arbres y sont de taille plus élevée et de très nombreuses espèces tropicales s'épanouissent ici comme les bananiers, les papayers, les bambous, les bougainvilliers, le balsa et de nombreuses autres espèces.

Puerto Ayora est un très joli port de mer comptant peut-être 200 à 300 maisons ; il n'y a que quelques rues en terre dont l'une mène au centre biologique « Charles Darwin » et à l'édifice principal de la commission des parcs nationaux de l'Équateur pour les Galapagos.

Après une rencontre avec notre future capitaine Carlos et son assistant Marco, nous prenons connaissance de notre transporteur pour les prochains huit jours, le bateau de pêche « Elisabeth ».

L'après-midi se passe à visiter le centre « Charles Darwin », le parc des tortues géantes, les premiers iguanes marins, les dizaines de pinsons et de fauvettes de même qu'à acheter quelques provisions avant le départ. Nous dormons sur le navire en prévision du départ hâtif le lendemain.

MERCREDI 13 JUILLET

Plaza

Marlène qui n'a pu dormir de la nuit et Jean-Yves nous quittent pour entrer à Quito ; c'est malheureux de faire tant de kilomètres et d'efforts et d'abandonner juste avant d'atteindre le but, mais il est sage de quitter maintenant pour ne pas faire gâter le voyage aux autres.

Nous partons donc à sept, ce qui est idéal pour un bateau de la taille du nôtre, soit Marc, André, Paul, Mercédès et moi, de même que notre capitaine, cuisinier et homme à tout faire, Carlos, et son assistant Marco.



Goélette - capitaine : Carlos et assistant : Marco

C'est avec une joie non dissimulée que nous quittons le port et partons par une mer assez mouvementée à la découverte des îles. Le temps couvert n'enlève rien à notre bonheur et naviguons pendant trois heures jusqu'à une très petite île appelée « Plaza » où nous attend un spectacle grandiose.

Le bateau jette l'ancre au large et en chaloupe, nous atteignons la terre. Des dizaines d'otaries nous suivent et nous souhaitent une bienvenue inusitée ; elles sont des dizaines à plonger, à virevolter autour de nous ; d'autres, surtout les gros mâles, sont étendus paresseusement sur les pierres de la plage. Le spectacle est impressionnant et nos caméras étourdies par tant d'impressions n'arrêtent pas de se déclencher. À peine notre étonnement de voir les lions de mer (certains pèsent jusqu'à 600 livres) passé, les iguanes nous entourent; il y en a un, puis deux, puis dix, qui, camouflés parmi les roches volcaniques ou les cactus (opuntias) se découvrent les uns très foncés et petits, les autres bleutés et quelques-uns étonnamment gros et d'un jaune tout resplendissant. Tout autour de nous tourbillonnent encore les pélicans et les frégates et nous traversons l'île dans la largeur pour atteindre le haut d'une falaise sur laquelle sont perchés de nombreux goélands à queue d'aronde (Swallow-Tail Gull), des **pétrels-tempête**... et des fous à pattes bleues. Des lézards de lave



Pétrels

courent partout entre les pierres et nous passons souvent près de marcher sur les iguanes terrestres. L'île a une dénivellation de 15 mètres et est entièrement recouverte d'Opuntias et de Sesuvium, plantes basses et de couleur rougeâtre ressemblant à un Mesembryanthemum.

Nous rentrons au bateau où nous attend un copieux repas préparé par Carlos ; et dire qu'on a acheté un tas de victuailles de crainte de mal manger et on nous sert du thon, du riz, des légumes sans oublier l'éternel morceau de papaye pour dessert. De la cabine du bateau, on entend des bruits et les cris des otaries qui grimpent sur la chaloupe et entourent le bateau. Paul, Mercédès et Marc plongent et vont nager et plonger avec les otaries pendant que j'écris ces quelques lignes de ce journal. Je suis fier de rejoindre l'ordre chronologique des événements, ce qui me donnera le temps d'élaborer davantage sur les impressions et les réflexions qui me viennent à l'esprit. C'est l'après-midi, tout le monde dort et dans ce petit bateau qui oscille sur la mer, nous n'arrêtons pas André et moi de regarder cette île unique et pure où vivent et s'ébattent des centaines d'otaries espiègles et endiablées.

C'est toujours ancré devant l'île que je continue ce journal ; les otaries même le soir nous offrent un spectacle étincelant de couleurs ; elles s'ébattent, plongent, et poussent leurs cris et leurs grognards. Nous sommes au bout du monde ; le ciel illuminé d'étoiles enveloppe toute la nuit et de la Grande Ourse à la Croix du Sud, passe la grande route blanche de notre galaxie.

Deux autres bateaux sont venus, cet après-midi, s'ancrer près du nôtre : ce sont des Suisses allemands et un couple de Suisse français qui, à bord du Beagle III et d'un autre très beau bateau, viennent découvrir les îles enchantées.

Nous avons passé de longues heures sur la plage à regarder les otaries, les iguanes terrestres et marins, les pélicans et les frégates. J'ai aussi observé tous ces visiteurs qui sont armés de leur puissante caméra défilant dans l'île à pas feutrés, s'arrêtant devant chaque iguane ou chaque opuntia. Il est évident que ces gens venus de loin ne causent aucun dommage à l'environnement ; ils semblent silencieux dans leur démarche, attentifs à ce qui les entoure et comme animés par un esprit religieux, ils défilent, s'arrêtent, posent leur trépied et braquent leur caméra munie d'énormes objectifs sur une fleur, une otarie ou un pélican. Tant et aussi longtemps que les îles seront fréquentées par des gens de ce calibre, il n'y a pas de danger pour la survie des espèces existantes.

L'esprit des îles, du bateau, de ce temps si précieux que nous vivons s'imprègne en nous ; le rythme de nos vies s'atténue peu à peu ; ici la vie est millénaire et comme ces iguanes terrestres, à la peau et aux mains usées par les siècles, on peut ici, assis sur les pierres volcaniques ou sur le pont, regarder passer les heures sans ennui, sans souci de partir ou de changer de décor.

Les iguanes marins sont de coloration foncée, presque noire. Ils sont beaucoup plus petits que les terrestres et se confondent aux pierres volcaniques de la plage. Les terrestres sont bleus et souvent tout jaune



Iguane terrestre

sur le ventre ; ils sortent directement de la préhistoire et affectionnent particulièrement les fleurs et les fruits des opuntias. Ils demeurent des heures immobiles sur une roche, les yeux fixés vers un passé résolu ou se terrent à l'intérieur de celle-ci ne laissant dépasser que le bout de leur queue.

Le temps, à cette époque de l'année, est très variable au cours de la journée ; d'après nos livres, il n'y a, en juillet, que deux heures d'insolation par jour ; c'est à peu près exact et il faut ajouter que nous en avons profité à plein. Le reste du temps, le ciel est couvert ; c'est la « garua », mot espagnol qui veut

dire pluie fine ou crachin des marins. Le ciel peut se nettoyer, le soleil éclatant briller de tous ses feux puis de nouveau, le vent apporte d'autres nuages et la fine pluie se remet à tomber. Tout cela ne nous inquiète pas du tout, car nous sommes quelque part au paradis au large des côtes d'Amérique du Sud, en plein océan Pacifique et les otaries tout autour de nous offrent un spectacle tout à fait éblouissant.

JEUDI 14 JUILLET Seymour

Garua ou pas, j'étais heureux comme un enfant sur notre bateau ; j'avais attrapé non pas le pied marin, mais le cœur marin, car c'est lui qui ne doit pas flancher et qui doit pouvoir s'adapter aux oscillements et aux caprices de la mer. Tout me paraissait soudain étrangement beau et facile et j'appréhendais déjà le jour de notre départ. C'était de vraies vacances, il n'y avait rien à faire sinon que de jouir du temps, d'accomplir des tâches banales comme se laver les dents, s'habiller, manger, dormir et puis, regarder. Regarder la mer, ces îles aux formes diverses, ces otaries heureuses, tous ces milliers d'oiseaux dans le ciel. La vie à bord était devenue des plus agréable. Nos deux guides équatoriens, en plus de se laver les dents comme nous et de nous suivre sur les îles, préparaient les repas et voyaient au train quotidien du bateau ; eux aussi se la coulaient douce. J'avais dormi profondément pour la première fois depuis très longtemps et je m'étais réveillé comme transformé, heureux de vivre au fil des jours sans soucis, sans problèmes, ni aspirations particulières.



Le soleil est resté avec nous toute la journée et ce soir, je ressens douloureusement sa chaleur. La journée fut merveilleuse. Nous avons quitté Plaza vers une petite île au nord de Santa Cruz qui s'appelle Mosquera. Assis au pied du mât du bateau, je vois défiler les baies, les falaises de Santa Cruz ; la mer est plus calme

qu'hier et le ciel s'éclaircit peu à peu. **Deux dauphins** se joignent à nous et nous escortent sur près d'un kilomètre ; ils plongent, s'entrecroisent, sortent de l'eau puis disparaissent dans l'infini. Nous atteignons

Mosquera vers onze heures. Déjà un bateau battant pavillon français est amarré et nous en profitons pour souhaiter « Bonne fête » aux habitants, car c'est aujourd'hui le 14 juillet, la fête des Français.

Mosquera est une toute petite île, formant une étroite bande de sable blanc dans l'océan. Elle est habitée par une colonie d'otaries et de nombreux iguanes marins. La chaloupe est mise à l'eau et nous partons sous un soleil de plomb à la découverte de cette plage de sable. L'île est étroite soit environ 100 mètres de large et s'étend sur une longueur d'un



kilomètre. Plusieurs troupes **d'otaries** sont disséminés sur son pourtour. On y observe à chaque troupe la présence du mâle (« le macho ») qui arpente sans arrêt son territoire pour s'assurer de la fidélité de ses femelles et de ses petits. Ceux-ci se prélassent et dorment langoureusement sur le sable ou les rochers et notre présence ne semble pas les indisposer. Le mâle, quant à lui, a l'allure belliqueuse. Il double facilement en poids ses femelles et n'apprécie guère notre séjour. De nombreux iguanes marins et des milliers de crabes tout rouges colonisent les rochers. Nous observons des oiseaux de rivages comme le Maubèche branle-queue, des Pluviers, des Phalaropes sans oublier une espèce peu hospitalière de goéland, le Goéland de lave. Pendant cette expédition Marco et Carlos sont partis sur la mer à la recherche de langoustes pour le dîner.

À notre retour sur le bateau, nous sommes surpris par la taille des langoustes qui atteignent facilement 30 cm de long. Le repas est servi et encore une fois , nous pouvons apprécier les talents culinaires de Carlos.

Nous quittons Mosquera en direction de Seymour qui est tout proche et nous mettons pied à terre vers 2 heures. Seymour est une île volcanique à falaise escarpée sur le côté sud ; sa végétation est composée d'une autre espèce d'Opuntia, de Sesuvium, d'arbustes à feuilles coriaces et de petits arbres ramifiés dès la base et qui, à cette époque, ont déjà perdu leurs feuilles : ce sont les « Palosanto » ou Bursera graveolens que l'on retrouvera tout le long du voyage. L'île est un véritable paradis d'oiseaux et nous la parcourons, émerveillés d'y voir des centaines de Fous à pattes bleues avec leurs œufs (maximum de 2) ou leurs petits et des milliers de Frégates qui nichent sur les arbustes. On y rencontre aussi sur la falaise des goélands à queue d'aronde, des colombes (Galapagos paloma) et des oiseaux de la famille des Pétrels de mer.



Fou à pattes bleues et ses petits

Comme sur l'île Plaza, un petit sentier bordé de piquets en bois nous conduit au centre de l'île et partout nous rencontrons des familles de Fous à pattes bleues et des Frégates.

Aucun de ces oiseaux n'est farouche et encore ici, nos caméras s'emballent devant un spectacle si impressionnant.

Les Fous à pattes bleues nichent par terre et les femelles couvent 1 ou 2 œufs ; leurs petits au plumage d'un blanc immaculé atteignent presque la taille de leur mère en quelques semaines ; d'autres sont naissants et sans duvet. Le mâle rôde près du domicile maternel ; il possède des pattes d'un bleu éclatant et siffle sur notre passage. À plusieurs reprises je me retourne pour voir si quelqu'un me suit, mais non, c'est un fou qui siffle. Je photographie une colombe des Galapagos puis deux oiseaux moqueurs et nous arrivons au domaine des Frégates. Là encore, le spectacle est éblouissant ; des milliers de Frégates nichent dans des arbustes aux feuilles persistantes ; les mâles sont tout noir et en cette saison des amours, font gonfler une immense poche rouge dans leur gorge. Ils émettent un cri lourd, guttural auquel ne peuvent résister les femelles. Celles-ci ont en général la tête blanche et le bec long et crochu comme chez les mâles.

Le nid est fait d'herbes sur les arbustes à deux mètres du sol. Les petits sont recouverts de duvet blanc. Les mâles en bande comme d'immenses corbeaux noirs virevoltent autour des nids. Eux aussi sont insensibles à notre présence et il faut être très près d'eux pour les voir s'envoler.

Comme la mer est agitée à cet endroit, nous naviguons en direction de Santa Cruz où nous jetons l'ancre dans une petite baie tranquille. Le soleil de l'Équateur nous a transpercé le corps et nous évitons en cette fin d'après-midi de monter sur le pont. Seul un formidable coucher de soleil nous sort de la cabine et nous apercevons les Fous à pattes bleues, les Fous masqués et les Pélicans plongés devant nous à la recherche de nourriture.



Fou à pattes bleues



Pélicans

Carlos a préparé un délicieux souper : langouste à la française frite dans la poêle avec des œufs. Quelques verres de rhum et nuit tropicale ont raison de l'ardeur de tous. Je reste seul avec Marco et des amis équatoriens à écrire ce journal.

VENDREDI 15 JUILLET : Bartolomé – Santiago

J'ai dormi sur le pont pour ne pas avoir à lutter contre les moustiques.

Après un bon déjeuner, nous partons en pleine mer en direction nord vers Santiago. L'île des pirates qui est de la même taille que Santa Cruz et une petite île volcanique annexée à Santiago qui s'appelle Bartolomé. Nous naviguons en pleine mer pendant trois heures ; la mer est agitée et heureusement que le temps est couvert car nous n'aurions pu supporter une autre journée de soleil équatorien. Près d'une île rocheuse, nous admirons les Fous masqués et Carlos attrape un très gros poisson, le Palomita : c'est un poisson plat d'environ un mètre de longueur et qui doit peser environ 40 livres. Carlos retire ses lignes car nous avons à manger pour deux jours.

Nous atteignons Bartolomé vers 11 heures où nous jetons l'ancre.



Bartolomé est une petite île volcanique d'origine récente d'environ 100 mètres de hauteur. On peut y voir les laves qui sont sorties du cratère du volcan. La lave est une roche basaltique d'origine métamorphique de la famille du gneiss. Elle provient de la cristallisation du magma du centre de la terre (de 60 à 100 km) qui a fait irruption à une température de 1,000° C. Ce sont des roches poreuses, car légères, remplies d'air, formant des coulées successives jusqu'à la mer. On peut imaginer facilement l'impact de ces roches de feu dans la mer. Les laves sont répandues en couches superposées jusqu'à la mer sur les deux côtés du cratère laissant çà et là des formations aux formes bizarres et colorées. Sur les deux autres flancs, on retrouve la poussière volcanique qui est déjà colonisée par une plante basse aux feuilles opposées et qui m'apparaît comme une Euphorbiacée à cause de son latex. Ce qui m'impressionne de cette plante c'est que la majorité d'entre elles sont en période de repos tandis que d'autres sont en pleine croissance.

Ce n'est que plus tard que j'ai appris son nom exact : c'est une Chamaesyce de la famille des Euphorbiacées. Ça et là au milieu des laves apparaît une touffe de cactus : c'est le Brachycereus nesioticus qui pousse très haut près du sommet du cratère. Si l'on ajoute à ces deux plantes quelques graminées, on a une idée de la végétation de cette île. Il faudra attendre sûrement un autre million d'années pour voir s'y établir d'autres plantes et une végétation plus évoluée.

Un isthme réunit Bartolomé à Santiago et les formations volcaniques sont séparées par deux plages de sable jaune venu de la mer. Entre ces deux



plages s'étend une végétation dense de palétuviers (Rhizophora mangle), de Scutia, arbustes très épineux, de Maytenus octagona, arbuste de 2 à 3 mètres de hauteur et d'une plante rampante qui est, je crois, le Lycium minimum.

Nous grimpons au sommet du volcan d'où nous pouvons voir très loin à l'horizon toute l'île Santiago remplie de volcans. C'est une vision dantesque comme si ces volcans et ces rochers venaient à peine de sortir de l'océan.

Un délicieux repas composé de poissons nous attend. L'après-midi se passe à entièrement explorer la plage et les formations volcaniques et à nous détendre sur le bateau car nos corps sont toujours meurtris par le soleil de la veille.



Vers 5 heures, Carlos appareille vers une baie toute proche où nous avons la chance de voir nos premiers pingouins ou manchots. Nous sommes encore une fois impressionnés par sa connaissance des îles. Les pingouins ne viennent dans ces lieux que le soir pour y manger. Ils repartent vers la mer toute la journée car ils ne sont pas adaptés à la chaleur. C'est avec joie que nous trouvons cinq pingouins, soit deux couples et un petit. Ce sont des pingouins-manchots venus par le courant froid de Humbolt du sud du Chili. Ils sont très petits, à peine 30 cm de hauteur et ils sont aussi à l'aise sur les pierres de la plage que dans l'eau où ils rappellent la démarche des canards.

C'est fier de cette découverte que nous montons à bord pour la nuit où en attendant le souper au poisson frit que nous prépare Carlos, nous avalons quelques verres de rhum.

La vie à bord est d'une étrange douceur ; aucune crainte, aucun problème n'accaparent notre esprit. Je resterais bien des semaines et des semaines à arpenter ces îles enchantées. Je suis surpris du respect que les Équatoriens portent à ces îles. Je n'y ai vu nulle part la trace de l'homme-consommateur, ni papier, ni plastique, ni pollution, ni affiche. C'est la nature sauvage et pure.

SAMEDI 16 JUILLET - Santiago

De Bartolomé, nous naviguons en direction nord-ouest en longeant la côte de l'île Santiago.

Santiago est une île volcanique de formation récente et s'y succèdent de nombreux petits cratères et les plissements irréguliers de laves basaltiques qui s'arrêtent brusquement à la mer. Il y eut sur cette île des éruptions volcaniques jusqu'à la fin du siècle dernier.

La mer est très calme ce matin et le soleil joue à cache-cache avec les grands nuages blancs dans le ciel. Nous avons une très belle journée pour naviguer et visiter, car nous sommes loin d'être adaptés au soleil ardent de l'Équateur. Ce temps est parfait pour moi et je laisse à d'autres, qui ont la peau plus épaisse, la chance de venir ici durant la saison chaude qui s'étend de décembre à avril.

Les montagnes plus au nord supportent un début de végétation avec la présence des Opuntias et des Palo Santo, arbre omniprésent dans les îles et qui fait partie de la zone sèche et aride.

Plus au nord, sur les îles rocheuses, nous admirons de nombreux Fous masqués qui sont les plus gros des trois espèces de Fous endémiques ici. Plus loin, ce sont des milliers de Pétrels-tempête (Storm Petrel) aux couleurs brunes et blanches qui suivent le bateau en colonies.

On entrevoit quelques énormes mantas des mers (raies du sud) puis c'est la capture d'un premier thon suivi d'un deuxième plus petit avant l'arrivée à la plage Espumilla. Sur la pointe nord de l'île, nous découvrons l'ancien refuge des corsaires qui s'appelle la « Cale des Boucaniers ». C'est un endroit très accidenté avec de hautes falaises décorées de grottes à la base et de plusieurs pics escarpés qui s'avancent dans la mer. Au loin se dresse la chaîne volcanique de l'île Isabella qui ferme littéralement la mer devant nous. Le canal entre ces deux îles, large d'une dizaine de kilomètres, rend la mer agitée et nous entrons dans la baie Espumilla à la recherche des Flamants roses et de l'Épervier ou Buse des Galapagos. Sur la très belle plage de sable rouge où nous accostons, nous attendent

des milliers de crabes rouges qui dès notre approche se précipitent dans des trous creusés dans le sable. Il est presque midi et nous traversons une lisière de palétuviers pour atteindre deux lacs à eau salée où devraient nous attendre les Flamants roses. Malheureusement ceux-ci ne sont pas au rendez-vous et c'est pieds nus, sur un sable très chaud que nous découvrons l'Échasse (Common Stilt), échassier à longues pattes rouges, quelques dizaines de colombes des Galapagos, un très beau



Moucherolle vermillon, l'un des oiseaux vedettes des Galapagos, des canards, trois magnifiques éperviers en vol à la recherche de chair fraîche, de nombreux pinsons et fauvettes sans oublier une chèvre sauvage qui patrouille autour du lac. C'est sûrement sa présence qui aura chassé les Flamants roses. Nous espérons les retrouver plus loin. De partout s'échappent et courent les lézards de lave (Lagartiga en espagnol). Nous revenons sur la plage pour assister à la pêche d'une dizaine de Fous à pattes bleues qui piquent dans la mer et disparaissent complètement à la recherche de poissons et d'alevins. Des dizaines de fois, nous les voyons sortir de l'eau, déjà tout séchés et repartir vers le ciel, observer, planer, descendre puis remonter et piquer à une vitesse folle (d'où leur nom, je suppose) vers la mer. Les pélicans beaucoup plus sages et moins rapides plongent en oblique et ne disparaissent qu'à

moitié sous l'eau. Il faut dire cependant que leur bec est énorme et très long, ce qui les dispense des acrobaties des Fous à pattes bleues.

Un très bon dîner avec viande nous attend sur le bateau. Carlos nous réserve sûrement le thon pour le souper.

Nous avons passé un après-midi exceptionnel, rempli de moments d'une rare intensité. Nous avons quitté la baie d'Espumilla pour la baie James (Bahia James en espagnol). Il ne faut pas confondre avec l'autre Baie James du Québec que je connais aussi très bien. Dès l'approche de cette baie, nous sommes impressionnés par un front de laves volcaniques qui descend de la montagne jusqu'à la mer sur une largeur d'un kilomètre et une longueur de quatre kilomètres. La lave s'est dessiné un chemin tout noir au milieu de la végétation semi-désertique. Nous amarrons dans la baie d'où l'on peut voir les décombres d'une ancienne mine d'exploitation de sel qui fut en activité ici il y a plusieurs années. C'est sous un soleil de plomb que nous quittons la baie à travers la végétation aride jusqu'à la côte où nous attend un spectacle éblouissant.

De nouveau sur les roches volcaniques de la côte, nous rencontrons un couple d'Huîtriers (Oyster catcher) ou (Osteros en espagnol). C'est un oiseau gris de corpulence moyenne aux fortes pattes blanches et au bec rouge et robuste. Il y a longtemps qu'on l'attendait et nous en découvrons un couple. Tout près nous rencontrons un **Héron de nuit** (Yellow-Crowned Night Heron) ou (Garza nocturna). Celui-ci est dans sa phase juvénile et à première vue, nous l'identifions comme une autre espèce. Ce



n'est qu'après avoir vu l'adulte avec sa couronne jaune et son aigrette sur la tête, si différent en taille et en couleur que nous le reconnaissons formellement. Puis nous atteignons une crique, véritable piscine aux eaux émeraude et profondes, sculptée dans la lave volcanique et reliée à la mer, pour nous retrouver avec une colonie de phoques à fourrure. **Les phoques** sont beaucoup plus rares que les otaries aux Galapagos ; ils diffèrent des otaries par leur collerette de fourrure chez les jeunes qui chez les adultes recouvre tout le corps et leur tête plus ronde et plus grosse. La taille est plus petite et les pattes arrières moins palmées. Leur couleur est plus foncée et ils vivent seulement dans les eaux froides de l'Antarctique. Ainsi, comme les pingouins que nous avons aussi retrouvés à la baie James (Bahia James), les phoques à fourrure ont voyagé des milliers de kilomètres des mers froides du sud

pour atteindre ces eaux hospitalières. Nous observons longtemps leurs jeux et leurs adresses ; plusieurs sont camouflés dans les pierres et font la sieste ; le plus gros mâle que nous rencontrons ressemble à un ours brun et doit peser environ 400 livres. Tout autour de cette plage noire de laves volcaniques des dizaines d'iguanes marins



Crabes rouges



des hérons nocturnes à couronne jaune, **des hérons de lave, des centaines de crabes rouges**, sans oublier les lézards de lave et les poissons colorés dans l'eau complètent ce paysage.

Tout près de nous, de temps à autre, viennent par milliers s'ébattent des colonies de goélands de lave (Lava gulls) et des Pétrels. C'est presque

trop beau pour être vrai et nous vivons de nouveau des moments de très grande intensité. On a dit que les Galapagos étaient une arche de Noé, je crois que c'est vrai ; il y a vraiment tout ici. Et pourtant ce n'est pas le paradis terrestre, car l'homme n'a jamais pu s'y adapter contrairement aux animaux et aux plantes. C'est qu'il y manque une ressource vitale, l'eau douce qui n'existe pas ici. Tous les essais de colonisation ont raté et toutes les tentatives de l'homme d'y amener son savoir et sa technique ont échoué. La preuve en est que les seuls animaux sauvages ici sont des chèvres et les mules, les rats et les cochons, fidèles compagnons de

l'homme qui une fois sur les îles ont vu leur maître de toujours les abandonner et qui se sont retrouvés seuls face à une vie depuis longtemps oubliée.

Il est heureux que la nature se soit réservée un sanctuaire d'authenticité, de pureté que l'homme, cet animal si exigeant, n'ait pu la domestiquer comme partout ailleurs. J'ose espérer que les îles Galapagos demeureront cette oasis de beauté et ce laboratoire vivant où les animaux et les végétaux ont su s'adapter pour survivre. Je reconnais le grand génie de Darwin qui, il y a 140 ans et âgé d'à peine 26 ans, écrivait à la suite de son passage ici, ses théories aujourd'hui célèbres sur l'évolution et la sélection des espèces et sur l'adaptation en mettant fin à des siècles d'empirisme et de fixisme. Seuls les plus forts et les plus volontaires des plantes et des animaux à être parvenus jusqu'aux îles ont survécu. Ces individus se sont adaptés aux conditions écologiques particulières des îles et y ont transformé leur anatomie et leur chaîne chromosomique. De là est venue une plus grande spécialisation de certains organes ou de certaines facultés ; ainsi les cormorans ont-ils perdu au cours des siècles leurs ailes n'ayant plus la nécessité de voler ; les pinsons, de leur côté, si chers à Darwin ont vu leur bec se transformer selon la nourriture qu'ils pouvaient trouver dans chacune des îles. Ces oiseaux et beaucoup d'autres espèces animales et végétales sont les véritables propriétaires de ces îles ; ils sont le reflet vivant de la longue marche vers l'évolution et l'adaptation. Les fauvelles par ailleurs comme beaucoup d'autres plantes ou animaux ne sont que de passage ici ; elles ressemblent à celles que nous connaissons tous ailleurs en Amérique et ne sont pas à proprement parlé endémiques aux îles Galapagos.

Nous rentrons sur le bateau, la tête remplie de cet après-midi de gloire. Sur le pont nous regardons avec émerveillement le comportement maintenant familier des otaries, des fous à pattes bleues, des pélicans,



Otaries

des pinsons, des goélands de lave et des frégates qui nous entourent. La mer est très calme, le ciel dégagé, le temps est bon et doux, à vrai dire, nous avons oublié le « garua » des premiers jours. Comme à chaque soir avant le souper, nous prenons le verre de rhum traditionnel du marin. Tout près de nous, il est aussi accosté le « Beagle !!! », son équipage équatorien et sa cargaison de touristes allemands. Ils sont une dizaine, sûrement des spécialistes ou des scientifiques à voir leur arsenal de caméras, de jumelles et de trépieds. Un d'entre eux est resté plus d'une heure sur les roches en plein milieu d'une colonie de crabes ; c'est sûrement un docteur en crustacés. Cela nous fait bien rire, mais c'est un peu le genre de touristes que l'on rencontre aux Galapagos. Quant à moi, après à peine cinq jours dans les îles, je connais déjà pas mal de choses sur la géologie, la faune et la flore. Je souhaiterais à tous les étudiants en biologie une visite ici ; je suis sûr qu'un mois passé ici vaut en connaissance et en richesse personnelles plus de quatre ans d'université. C'est vrai qu'il faut la théorie, mais celle-ci devrait se donner dans un laboratoire vivant comme ici.

Nous avons droit à un délicieux souper au thon ; c'est la première fois de ma vie que je goûte au thon frais ; fini les boîtes de conserve. De peur que cette expérience ne se représente plus, je pige trois fois dans l'assiette de poissons.

Voilà une autre journée merveilleuse, intense, toujours plus belle il me semble que celle de la veille. Je suis couché sur le pont, car la nuit maintenant est douce et étoilée. Le clapotis des vagues sur la plage charme mes oreilles ; à gauche je vois la Croix du Sud et à droite la Grande Ourse et le Nord ; je suis au milieu du monde, sur la ligne de l'Équateur et le temps est bon. Je pense à Baudelaire qui m'a toujours suivi dans la vie, c'est sûrement en pensant à ici qu'il a écrit :

« Là tout n'est qu'ordre et beauté,
luxe, calme et volupté. »

Je n'aurai pas la chance de voir les Albatros, car ceux-ci ne vivent que sur l'île d'Espanola; cela me donnera une excuse pour revenir par fidélité pour Baudelaire. Je ne verrai pas non plus les Cormorans sans aile, car ils se trouvent sur Fernandina. Il faut bien laisser des choses pour demain.

En parlant de demain, justement nous devons quitter Santiago très tôt pour Lasabela et le cratère Alcedo. Il est déjà tard, 9 heures du soir. Sur le « Beagle III », ancré près de nous, un Équatorien chante en espagnol

des chants de son pays. Je monte dormir sur le pont pour goûter au charme de la nuit tropicale.

DIMANCHE 17 JUILLET - Isabela – Cratère Alcedo

Départ, très tôt, à 4 heures du matin vers Isabela et le cratère Alcedo. Nous mettons quatre heures à pleine vapeur et dans la nuit pour atteindre une baie proche du sentier qui mène jusqu'au cratère Alcedo. C'est un défi que nous relevons aujourd'hui, car nous n'avons aucune idée de ce qui nous attend.



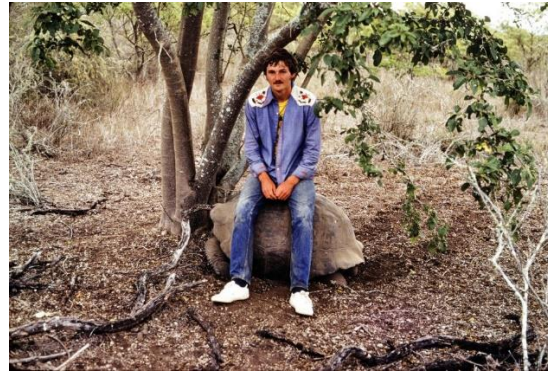
Isabela est la plus grande des îles de l'archipel des Galapagos ; elle s'étend sur 80 km de longueur environ et 10 km de large. Six volcans éteints dominent le relief et donnent naissance à l'île. Leur hauteur varie de 3700' à 5600'. Le dernier, la cerro Azul a fait irruption successivement en 1947, en 59 et en 69. Celui qui nous intéresse est le plus visité car il renferme à l'intérieur de son cratère, profond de 1,000 m., un Geyser en activité. De plus, de nombreuses tortues géantes vivent à l'intérieur et à l'extérieur du cratère.

Comme nous partons pour la journée, nous emportons quelques provisions comme des oranges , du thon, de l'eau minérale (il n'y a pas d'eau douce sur les îles) et du chocolat. Aucun de nos deux guides ne s'offrent à nous suivre prétextant que la mer est agitée et qu'ils doivent surveiller le bateau. Le chemin de toute façon est là, il longe une faille profonde d'environ 20 pieds et grimpe jusqu'au sommet.

Fort de ces conseils, nous partons de bon pied à la conquête de l'Alcedo. Il est 7h30 et nous marchons sur un kilomètre avec à notre gauche cette faille qui a déchiré la terre jadis, et plus sur un kilomètre de large le front noir et enchevêtré de la lave volcanique. À notre droite c'est la zone de végétation aride, tout est sec en cette saison. Le soleil brille déjà et nous fonçons droit devant nous. Après 45 minutes de marche, sous une chaleur qui devient intense, nous arrivons dans une zone sèche, mais à végétation composée presque exclusivement de *Bursera graveolens* ou Palo Santo en espagnol. Cet arbre que nous avons rencontré partout colonise les milieux arides à cette époque de l'année, les feuilles sont tombées et nous nous arrêtons sous un très gros Palo Santo qui nous protège tant bien que mal de l'ombre de ses branches. Au fur et à mesure que nous montons, je remarque que la taille des arbres augmente. Ils forment maintenant un immense verger. Leur forme sphérique et leur tronc se ramifiant dès la base rappelle un peu l'aspect de nos pommiers au printemps. Le sentier est étroit, fait de cendres volcaniques. Quelques pinsons assurent à ces lieux désolés et arides une vie animale. À la deuxième halte, 45 minutes plus loin toujours sous l'ombre clairsemée d'un Palo Santo, Paul nous apprend la défection de Marc qui a préféré faire demi-tour et rentrer sur le bateau. J'ouvre le chemin avec André tandis que Paul et Mercédès suivent 5 à 6 minutes derrière nous. Nous prenons le temps de nous désaltérer, l'eau minérale et les fruits sont bienvenus et décidons de continuer. Nous fixons la prochaine halte à 30 minutes de marche. Nous entrons dans une autre zone de végétation, la zone des Scaletias. J'avais remarqué dès le départ cette composée à fleurs blanches qui me paraissait une plante vivace. Nous la retrouvons maintenant sous une forme arbustive ; les feuilles sont épaisses, vertes, un peu repliées et très épaisses. Les achaines libres aux extrémités des ramifications indiquent que la floraison est terminée. C'est ici une zone plus humide, car les nuages couvrent presque continuellement le sommet des montagnes ; les feuilles épaisses protègent quand même l'arbre du froid et de la sécheresse. Les Palo Santos ont disparu pour ne laisser place qu'aux Scaletias. Ceux-ci ne nous offrent qu'encore beaucoup moins d'ombre à cause de leur taille réduite et nous espérons pour bientôt une végétation plus dense. Devant nous se dresse toujours la couronne extérieure du cratère qui s'élève abrupte jusqu'au sommet.

Notre objectif est d'atteindre la base de cette couronne car il y a soi-disant de nombreuses tortues autour et dans le cratère. Nous rencontrons de plus en plus le crottin des mules sauvages qui ont envahi l'île depuis longtemps. De plus, les pinsons, moucherolles tout rouges et oiseaux moqueurs pullulent autour de nous. Nous espérons atteindre la base de la couronne du cratère lors de la prochaine étape, car la fatigue et le soleil sont sur le point d'avoir raison de notre détermination. Mercédès qui suit toujours nous épate et sa présence nous donne peut-être le courage de repartir. Il est très difficile d'évaluer avec justesse la différence qui nous sépare du cratère ; encore une heure ou une demi-heure de marche... Qui sait ?

Nous reprenons la marche pour la quatrième fois. Les Scalesias forment maintenant des petits arbres de trois mètres de hauteur ; leur tronc couvert de lichens et de mousses atteint jusqu'à 20 centimètres de diamètre. Nous longeons toujours la faille à notre gauche dans laquelle poussent opuntias et Palo Santos. Puis dans le virage du sentier, c'est la surprise, **une première tortue géante** se dresse devant nous. Ce n'est





pas dans les plus grosses, mais c'en est une. Nous prenons tout notre temps pour l'observer et la photographier au cas où elle serait la dernière et sentons soudainement nos forces nous revenir. Nous approchons donc ! Des dizaines de sentiers de mulets sauvages se croisent maintenant et le nombre d'oiseaux augmente sans cesse. Après une dernière demi-heure, nous arrivons enfin au bas de la couronne du cratère qui était notre objectif pour aujourd'hui. De grands nuages blancs nous protègent maintenant de l'ardeur du soleil et nous nous installons sous l'ombre bienfaisante de quelques gros arbres de forme sphérique et ressemblant à des cerisiers. C'est là que nous cassons la croûte, car il est midi. Après un repos d'une demi-heure, Paul décide d'escalader la couronne pour atteindre le haut de la montagne. Il n'y a pratiquement aucune végétation de notre point jusqu'au sommet ; seulement des graminées et de longues failles parallèles qui descendent droit devant nous. Je pars avec Paul, car il ne semble pas y avoir de tortues dans les parages et il nous reste encore deux heures avant de redescendre. Autour de nous, la végétation est plus dense. Je reconnais de nombreuses touffes de fougères (Pteridium equilinum), de très belles fleurs blanches (Ipomea Alba) dont je vole quelques graines pour le Jardin botanique et un Adiantum. La pente qui nous reste à gravir est très abrupte près de 30° et il reste plusieurs centaines de mètres. Après 30 minutes j'abandonne la lutte, mon frère Paul fait de même après un autre 30 minutes. Nous revenons à notre halte pour faire la sieste, le

temps est très doux ici. Il y a maintenant une multitude d'oiseaux autour de nous.



André, le beau-frère qui se promène toujours la ciné-caméra à l'affût me réveille. Il vient d'apercevoir des muets sauvages sur les flancs d'une petite colline située tout près de nous. Je les vois très bien dans mon téléobjectif, mais ils me paraissent encore trop loin. D'ailleurs, vaut-il la peine de rapporter des photos de muets des Galapagos ; c'est un trophée de faible valeur. Nous fonçons vers eux pour les prendre de très près. Nous voyant surgir, les muets dans un beuglement étourdissant s'enfuient. Nous suivons quand même leur route pour rencontrer notre deuxième tortue géante. Puis, c'est un cri perçant qui vient de la colline. Nous apercevons sur un arbre surplombant cette colline, un épervier des Galapagos. J'arme ma caméra et grimpe jusqu'à lui. Il ne bronche pas. Je prends quelques photos et heureux, je redescends rejoindre André, là où une autre surprise m'attend. André a déniché une énorme tortue ; elle doit mesurer plus d'un mètre de long par un mètre de large et peser plus de 200 kilos. Paul qui arrive, monte sur cette énorme carapace qui me fait penser, en dix fois plus gros, aux anciens chapeaux de l'armée allemande. Ainsi donc, en courant après les muets, nous avons rencontré l'épervier des Galapagos et les fameuses tortues géantes.

Les nuages autour de nous s'assombrissent et il nous faut partir et reprendre la route en sens inverse.

Le retour s'effectue en plus de deux heures, nos pieds endoloris bénissent l'eau de la plage. La descente fut aussi pénible que la montée malgré nos prévisions.

Rendus au bateau, un bon bain de mer nous purifie d'un surplus de transpiration et de poussières volcaniques. Nous soupçons en vitesse car il nous faut de nouveau traverser le chenal Isabela pour aller jeter l'ancre dans la baie James près de l'île Santiago dans des eaux moins agitées.

C'est donc de nouveau à pleine vapeur que nous reprenons la mer et je reste une heure la tête sortie de la cabine à sentir les vagues se déchaîner sur le bateau, à observer la nuit tomber sur nous et à deviner la distance qui nous sépare des montagnes de Santiago. J'ai la chance aussi pendant cette heure de voir 5-6 dauphins piquer sur nous comme des torpilles, sauter et plonger près du bateau. Nous jetons l'ancre vers 8 heures, fourbus de cette journée, pas comme les autres car elle nous a demandé du cœur au ventre.

LUNDI, LE 18 JUILLET Santiago -Rabida – Cerro Chino-Santa Cruz (Bahia Bornero)

Journée de pleine mer qui, aujourd'hui, possède des humeurs très variables. Le départ vers Rabida (Jernis) le matin est des plus agréable. Je m'installe à ma place favorite sur le pont, debout ou assis près du mât central et pendant des heures, j'arpente la mer à bâbord et à tribord. C'est un temps idéal pour voyager en mer, la vague est modérée tandis que les grands nuages blancs tempèrent quelque peu l'ardeur du soleil. La mer est toujours remplie de surprises et d'imprévues et je suis toujours aux aguets, surveillant au-delà de chaque vague la moindre formation suspecte. Ce matin la chance nous a encore souri, car nous avons aperçu deux **Albatros**, ce géant des mers que nous ne devions pas voir, car il habite beaucoup plus au sud de l'île Espanôla. Sur mer, il décline en envergure tous les autres et il faut l'observer franchir sans effort une distance impressionnante. D'autres dauphins sont encore venus ce matin nous tenir compagnie et on ne se lasse jamais de les observer. En temps normal nous avons toujours la présence familière des Pétrels de mer (Audubon's Shear Water et Band Ramped Storm), de

quelques otaries égarées (c'est incroyable jusqu'où on peut les retrouver en mer) et des Fous à pattes bleues.

Rabida est une île volcanique, très escarpée de 367 m. de hauteur. Il n'y a qu'un point d'accès dans une petite baie où domine un bras de végétation dense devant une plage de sable. C'est derrière cet écran que se trouve un petit lac d'eau salée et où devraient se prélasser les flamants roses. C'est notre dernière chance d'en voir et c'est sans illusion que nous descendons jusqu'à terre. Par bonheur, cinq très beaux flamants roses



apparaissent, leur couleur précieuse se détache dans le vert de la végétation riparienne. Le lac est très petit et nous pouvons donc les photographier et les admirer dans tous leurs agissements. Les flamants roses sont très peu nombreux aux Galapagos et supportent très mal la présence des humains. Ils sont d'une grâce et d'une élégance hors-série et tout est gracieux chez cet animal, même la culbute qu'il effectue à la recherche de nourriture dans l'eau. Tout autour des flamants roses, se promènent sur l'eau de nombreux canards qui ressemblent à nos sarcelles québécoises. Plus loin sur la plage, nous apercevons plusieurs femelles de pélicans en train de couver. Elles ont installé leur grand nid de paille sur les arbustes de la plage et demeurent immobiles ici jusqu'au sevrage de leurs jeunes. On les distingue des mâles par la coloration blanc et rouge de leur long cou.

Plus loin dans les rochers, je retrouve des Fous masqués et des Fous à



Fou masqué

Fou à pattes bleues

pattes bleues. C'est donc une halte des plus fructueuses et nous reprenons la mer en direction de Santiago et du Sombrero Chino. Le soleil est très chaud et je profite de l'ombre accueillante de la cabine pour dormir quelque peu. Il faut dire que je me ressens encore de la longue marche de la veille sur le cratère Alcedo et que la vie est plus douce ici sur le bateau.

Le Sombrero Chino est une montagne volcanique de formation récente. Le cratère forme un cône tronqué parfait et la lave s'est répandue jusqu'à la mer en vagues successives sur tous les flancs de la montagne. Il n'y a aucune végétation sur la montagne à part quelques spécimens épars de *Brachycereus* et de cette petite plante rencontrée à Bartolomé qui est d'après moi une *Euphorbia*. Sur la plage, de beaux massifs de coraux blancs tranchent sur les récifs noirs de la lave volcanique. Des otaries comme presque partout y ont installé leurs quartiers généraux et on en voit même qui dorment dans les galeries formées par la lave. On aperçoit aussi des iguanes marins, sans oublier les nombreux crabes rouges et les lézards de lave.

Vers 4 heures, c'est le départ par une mer bien agitée vers Santa Cruz. Paul et Mercédès doivent nous quitter dès demain matin et il nous faut rejoindre Santa Cruz aujourd'hui. C'est au cours de ce voyage que nous subissons notre véritable baptême de mer. Il n'a suffi que de deux bonnes vagues pour me chasser du pont et me faire prendre tout trempé le chemin de la cabine en moins de cinq minutes. Tout le monde se rue vers son lit sauf Carlos et Marco qui restent au gouvernail. On boucle la descente avant, on ferme les hublots, on se terre littéralement dans la cabine où il est impossible de rester debout ou assis tellement le bateau se démène dans les vagues. La position couchée est la plus confortable

à la fois contre le mal de mer et aussi parce qu'on peut y rêver de tout autre chose.

La mer reste déchaînée jusqu'à 5h30 et à notre sortie sur le pont, tout semble de nouveau paisible et calme. Marco sourit de nous voir surgir de notre cachette. Un merveilleux coucher de soleil, le plus beau depuis notre départ nous attend à l'horizon. Vers 6h10 le soleil va mourir dans l'horizon laissant filtrer à travers les nuages qui l'entourent une multitude de couleurs orange et rouge. Nous sommes arrivés dans une baie de Santa Cruz et prenons notre dernier souper en famille, car Paul et Mercédès nous quittent dès demain matin. La nuit tropicale et la lune qui entre dans son premier quartier nous souhaitent la meilleure des nuits. Je suis très sensible à leur invitation car je retourne dormir sur le pont à la belle étoile.

MARDI 19 JUILLET Santa Cruz – Santa Fe



Monument Îles Galapagos (Santa Cruz)

Le voyage tirait maintenant à sa fin et en laissant Paul et Mercédès à l'embarcadère face à l'île Baltra, nous savions aussi que notre tour approchait. L'avion passe deux fois par semaine sur les îles, le mardi et le vendredi. De notre bateau qui filait maintenant vers Santa Fe, nous apercevions la silhouette haute et blonde de mon frère tandis que celle de Mercédès, plus petite et plus gracieuse, se confondait avec la sienne. Seuls sur cette pointe perdue du Pacifique, cette image était le témoignage de leur union et je savais maintenant que je ne les verrais plus l'un sans l'autre et vice versa. C'était la dernière image aussi que je conserverais d'eux, car mon frère était venu chercher femme dans un très beau pays d'Amérique du Sud et la ramenait maintenant avec lui dans le Grand Nord québécois, à Fermont. Cette étrange histoire d'amour avait commencé il y a deux ans, après l'adoption de mon fils Enrique. Paul était venu en Équateur chez Alfredo et Mercédès, la mère et y avait rencontré sa future femme. Ils se sont revus encore à trois reprises par la suite et ont annoncé leur mariage au début de cette année. Tout est bien qui finit bien et j'étais convaincu qu'ils resteraient toujours unis, car ils avaient tous les deux patience et foi, sagesse et jeunesse.

Nous sommes donc partis les cinq célibataires (Marc, André, le beau-frère, Carlos et Marcos, nos deux guides et moi-même) vers la dernière étape de notre périple dans les îles, Santa Fe que nous avons rejointe après quatre heures sur mer. À l'extrémité est, nous avons trouvé une petite baie presque complètement fermée qui cachait deux plages de sable blanc. L'eau vert-émeraude ressemblait à celle de ces grandes piscines modernes et on y voyait des dizaines d'otaries étendues sur la plage.

C'était aussi une île volcanique de 260 mètres de hauteur qui s'étendait en longueur sur 6 km environ. Tous les flancs étaient escarpés sauf sur le côté où nous avions trouvé cette baie. Nous avons pêché deux « Palomitas » avant d'arriver à ce qui nous assurait d'un dîner copieux. Nous sommes descendus sur la plage pour une première expédition et y avons trouvé **trois buses** des îles en train de festoyer sur les carcasses fraîches de deux otaries. Marc qui en a fait la découverte était tout fier, car la buse des Galapagos manquait à la collection. Nous avons pu les observer de très près ; ils restaient là, impassibles, défendant leur pitance de plusieurs jours. Nous sommes montés sur le flanc droit qui menait à la mer pour entrer dans une forêt impressionnante d'Opuntias. C'étaient des arbres géants, sûrement plusieurs fois centenaires et le plus gros dépassait un mètre de diamètre et atteignait environ 10 mètres de hauteur avec de nombreuses ramifications. Le tronc rouge avait perdu,

chez les sujets âgés, les aréoles d'épines et l'écorce se détachait en papiers minces. Nous nous sommes installés parmi eux en observant le va-et-vient incessant des pinsons et des oiseaux moqueurs. Au bout d'une heure, Marc nous annonça sa découverte d'un iguane terrestre, et quel



iguane ! Il mesurait plus d'un mètre de longueur et était blotti contre une grosse roche volcanique. Sa peau épaisse et usée était de coloration pâle d'un jaune verdâtre, ses mains dessinaient cinq doigts rouges aux crocs recourbés et forts tandis que sur le milieu du dos se détachait jusqu'à la queue une crête composée d'une succession d'appendices pointus. Sa gueule qu'il entrouvrait quelques fois laissait voir une langue et une cavité rose contrastant avec sa face extérieure. Il était écrit dans les livres que sur Santa Fe qu'il y croissait les plus gros cactus des îles et une autre espèce d'iguane terrestre ; mais venez y voir de plus près la différence est énorme.

Nous sommes entrés en bateau tout remplis de ces émotions nouvelles et le ventre quelque peu affamé. Nous avons dégusté une très bonne assiette de poissons et comme le soleil plombait très fort sur nos têtes et que nos corps étaient lourds de fatigue, comme par un mutuel accord tacite, nous sommes tombés dans nos lits pour une sieste reposante.

Vers 3 heures, nous sommes repartis pour notre dernière expédition ; avons fait de l'alpinisme sous un soleil de plomb sur une centaine de mètres pour atteindre un cratère de blocs hétéroclites couverts d'Opuntias et d'arbustes épineux. Nous avons rencontré que quelques

iguanes terrestres femelles au grand désespoir de Marco qui avait promis des iguanes mâles de plus d'un mètre. À force de tourner en rond, de grimper sur un autre sommet, de descendre un deuxième cratère, et de revenir vers le point de départ, nous sommes enfin tombés sur un iguane mâle géant des îles qui devait mesurer un mètre de longueur. Contrairement aux femelles qui nous ont paru très farouches, et se sauvaient dès notre approche, notre gros iguane mâle devait demeurer le souvenir de notre dernière expédition sur les îles. C'est aussi ma dernière photo et assez symboliquement notre voyage a commencé à Plaza avec des iguanes terrestres et se termine ici à Santa Fe avec des iguanes terrestres.

Puis c'est le retour un peu triste sur le bateau. Notre voyage se termine comme il se doit en escaladant la roche volcanique des Galapagos. De la chaloupe qui nous ramène au bateau, je plonge mes pieds endoloris dans l'eau et un petit requin s'approche vers nous, ce qui m'indispose pour le peu. Une dizaine de mantas-raies apparaissent dans l'eau claire ; je remets mes pieds à l'eau, mais la vue soudaine de la rame de Marco me fait sursauter ; je pense au requin de tantôt et je préfère garder mes orteils endoloris.

Sur le bateau nous vivons encore des heures intenses dans les îles. Le rhum aidant, nous entreprenons une longue conversation avec Carlos et Marco sur notre prochain voyage.

Il est tard maintenant, près de 9 heures du soir. Des milliers de moustiques ont envahi mon journal que je réussis à écrire tant bien que mal. Nous n'avons pas encore le sommeil sachant que demain vers midi, la mer nous retournera à terre et que le compte à rebours pour Montréal est commencé. Les moustiques ont aussi envahi notre verre de rhum et il ne nous reste plus qu'à dormir.

MERCREDI 20 JUILLET Santa Fe - Santa Cruz

C'est un retour au port par un temps maussade de la « garua » des îles et tout au long du retour vers Puerto Ayora, la mer semble vide et déserte. Seule la prise de deux poissons est venue un peu animer cette dernière journée en mer. Les bagages sont prêts dans la cabine et nous profitons des dernières heures passées en mer pour y admirer une dernière fois le vol de l'albatros et nous faire balloter sur notre goélette.

Vers 10 heures, nous arrivons à Puerto Ayora et quittons Carlos et Marco, non sans avoir échangé les adresses et avoir promis d'envoyer des photos. Nous avons même planifié un deuxième voyage autour des îles qui nous mènerait à toutes ces îles encore inconnues et qui s'appelle San Cristobal, Floreana, Fernandina, etc.

Dès notre arrivée par terre, nous cherchons un petit hôtel à Puerto Ayora que nous trouvons sur le bord de la mer et qui s'appelle le Solymar. C'est un demi-retour à la civilisation et en profitons pour faire un bon lavage en règle et couper cette barbe de huit jours maintenant. C'est un petit hôtel sympathique entouré de bougainvilliers et rempli d'iguanes marins ; la salle à dîner se trouve à l'extérieur sur une terrasse, face à la mer. On nous sert un très bon repas qui nous incline à une sieste prolongée l'après-midi. Puis, nous assistons à un spectacle unique tout près de l'hôtel ; on y procède à l'embarquement sur une péniche d'une cinquantaine de bêtes à cornes qui seront ensuite transbordées sur le bateau Darwin et conduites à Guyaquil. De très vieux camions arrivent de l'intérieur chargés d'animaux que l'on fait descendre tant bien que mal par terre. Quant au processus d'embarquement, il est très coloré ; une dizaine d'Équatoriens, armés de longs bâtons et de cordage, tirent les animaux par un couloir étroit jusqu'à la mer. Naturellement, la plupart des animaux sont récalcitrants à ce genre de voyage et on a vu successivement une vache tombée à la mer et deux taureaux semer le désarroi et la peur dans le village en s'échappant à l'épouvante. Tout Puerto Ayora est sur place tandis que 3 ou 4 militaires surveillent et comptabilisent les opérations, juchés bien haut hors de l'atteinte des bêtes. On empile une trentaine d'animaux sur une péniche, et celle-ci revient après une heure pour continuer l'embarquement. Les coups de fouets et de bâtons foisonnent de partout et l'on voit des bêtes tomber des camions ou simplement entre les pierres. C'est un spectacle à voir et les Équatoriens rigolent de bon cœur.

Nous faisons le tour de Puerto Ayora pour y découvrir, je ne sais quoi d'inusité, mais il y a très peu de choses à dire de ce village. C'est très pauvre, les rues sont étroites et de poussières volcaniques ; chaque maison est délimitée par un mur en pierre et construite de blocs de ciment ou de bois. Il n'y a pas de fenêtres et ce sont de très petites maisons. Le village compte environ 200 maisons, dont trois églises (catholique, témoins de Jéhovah et évangéliste), un hôpital, un centre radio, un bureau de poste, plusieurs petites boutiques et un marché municipal. Les seuls bâtiments neufs sont ceux du collège de la marine et ceux du gouvernement.

Vers 4 heures l'après-midi, le village s'anime un peu et les gens se déplacent vers le port où les touristes nouvellement arrivés préparent



fébrilement leur départ en mer. Une scène pittoresque s'offre alors à nous ; un homme très âgé et à l'allure fière portant béret et barbe blanche s'avance vers le quai avec un régime de bananes vertes sur le dos. Il s'avance vers un radeau fait de trois billots

attachés entre eux par un cordage, monte sur son radeau, y dépose ses bananes et part doucement au fil de l'eau à l'aide d'un bout de bois tout troué qui lui sert d'aviron. Au fond de la baie, entouré de palétuviers, on le voit s'arrêter devant une petite cabane de bois et y descendre. Spectacle d'une autre époque ou vision de l'avenir : on ne peut répondre à cette question, mais la silhouette de ce vieillard laissant derrière lui, argent, civilisation et confort restera ancrée dans ma mémoire.

C'est maintenant assis sur la terrasse de la salle à dîner que je rédige ce journal de la journée. Nous sommes pratiquement seuls ici ; il n'y a qu'un couple d'Autrichiens et une Américaine qui a fui le confort du Neptune.

La vie ici est indolente ; on y vit longtemps au rythme des saisons. Il y a un peu d'animation le matin puis vers la fin de l'après-midi. Dès 7 heures, c'est la nuit noire et les quelques lumières qui éclairent leurs maisons gardent jalousement le silence de leurs habitants.



J'avais depuis mon départ une très grande envie d'écrire ; écrire des choses sérieuses sur la vie, ma vie et pourtant depuis que je suis ici tout s'est comme éclairci. Je suis comblé par ce que je vois, ce que je vis chaque jour et je ne cherche plus à philosopher, à me casser la tête. Le message, il est partout ici ; il est dans ces rochers, ces montagnes de lave qui, un jour il y a un million d'années ont surgi de l'océan. Le message, il est dans ces opuntias centenaires qui se sont enracinés dans ce sol stérile; il est aussi dans le regard impossible et froid de ces milliers d'iguanes et de ces tortues géantes comme dans le rire et les cris des otaries. Je ne tiens pas encore à aller dormir ; je veux encore entendre le bruit des vagues sur la plage et sentir l'odeur forte du quai et des bateaux oscillants dans la nuit.

Demain, nous irons découvrir le centre de Santa Cruz. On connaît des tas de choses sur des tas d'îles et j'ai l'impression de ne pas avoir encore découvert Santa Cruz.

JEUDI LE 21 JUILLET - Santa Cruz

La journée s'est passée de façon encore exceptionnelle ; les îles auront donc retenu notre attention jusqu'à la fin. Sommes partis vers 8 heures en direction de Santa Rosa qui est située en altitude et au centre de l'île. Arrivés à Santa Rosa, nous ne voyons rien autour de nous que quelques bâtiments dont l'un plus impressionnant semble l'église. Je demande au chauffeur avant qu'il ne s'en retourne : « Où est le village ? » « Il est ici », me répond-il. Interloqué, je lui demande de nous trouver un guide pour aller vers le parc des tortues géantes. Un homme du village s'approche de nous et accepte de nous conduire à cheval jusqu'aux tortues. Le temps d'apprêter les chevaux, nous visitons l'église, ameutons tous les enfants de l'école par notre présence et partons à la découverte des îles à cheval. La végétation ici est beaucoup plus dense que dans toutes les autres îles et c'est la raison qui explique la présence humaine ici. On y fait surtout l'élevage des bœufs, des porcs et des chevaux et on y cultive beaucoup de plantes introduites comme le bananier, le caféier, le taro, etc. C'est la saison que l'on appelle froide, car, de lourds nuages surplombent constamment les parties élevées ; c'est la « gurua ». Pour une promenade à cheval, c'est un temps exceptionnel.



Les chevaux sont plus petits que ceux que nous connaissons et notre guide Guilberto Ramon a amené en surplus le poulain de la jument que je monte et un autre jeune cheval fringant.

Nous longeons un petit sentier qui traverse les terres

en direction de la mer et nos bêtes marchent péniblement au travers de gros cailloux de lave volcanique en descendant comme en montant. Les selles sont de bois et des cordages servent d'attelage. Après avoir traversé une zone de plantation, nous atteignons des champs de pâturage où broutent de nombreux chevaux. D'autres champs sont cultivés avec une graminée haute que l'on coupe à la machette et qui sert de nourriture au bétail. Plus loin, débute à perte de vue de grandes prairies où poussent densément des plantes tapissantes, des arbustes épineux et d'autres graminées. C'est la pampa dont la monotonie est rompue de temps à autre par la présence d'un grand arbre de 20 mètres, à feuilles composées

et qui ressemble à un noyer noir. C'est le « cedrela » (Acajou amer) qui répand une ombre bienfaisante tout autour. Sur un piquet de clôture, j'aperçois, ô miracle, le hibou des Galapagos ; c'est bien le dernier oiseau auquel nous pensions en venant ici et pour Marc, pour qui le hibou est l'animal fétiche, c'est la gloire. Imaginez, même le hibou est présent pour nous ! Nous descendons de selle pour prendre de nombreuses photos. Après une heure la végétation devient plus dense et plus luxuriante et nous pénétrons dans la réserve des tortues géantes. Nous sommes bien servis, car dans un terrain de broussaille avec point d'eau, nous comptons plus d'une trentaine de ces reptiles. Gilberto raconte comment elles vont près de la mer pondre leurs œufs et qu'elles reviennent vivre dans ces endroits frais à végétation variée. Nous sommes maintenant sous couvert végétal et de très gros arbres laissent pendre leurs lianes, leurs mousses et leurs fougères épiphytes sur nos têtes. Nous devons faire attention aux espèces épineuses, car le sentier est très étroit. Nous nous sentons en pleine nature sauvage, les tortues géantes empruntent notre chemin et il faut voir la crainte de nos chevaux à leur vue. Les tortues remplissent complètement le chemin et comme leur démarche est d'une lenteur exemplaire, Gilberto doit descendre par terre, soulever tant bien que mal leur énorme carapace et les orienter vers le boisé.

Je suis ravi de cette journée, car en plus des tortues et du hibou, nous découvrons une végétation très différente de celle des îles visitées. Je remarque une grande quantité de plantes de la famille des solanacées, des légumineuses, des labiées, etc. C'est encore formidable quoique nous avons hâte, vers 2 heures de l'après-midi, de remettre le pied par terre, car notre postérieur commence à se plaindre. Nous avons faim et il n'y a rien dans le village, aucune boulangerie ou épicerie quelconque. Gilberto intervient pour nous et une vieille dame nous offre des biscuits secs avec une liqueur douce. Je suis heureux de parler un peu l'espagnol, ce qui facilite nos rapports avec les gens. Nous rentrons vers Puerto Ayora par autobus local ; à peine a-t-il fait 5 km, qu'il tombe en panne ; nous descendons et avons la chance de retrouver notre taxi du matin que nous arrêtons et qui nous ramène à notre port d'attache.

Je file à l'Institut de recherche Charles Darwin pour me familiariser davantage avec la flore des îles. À chaque personne que je rencontre, je demande le nom des plantes. Comme on me répond toujours par le nom espagnol, je l'écris et c'est ainsi que j'ai appris déjà bon nombre de plantes des îles.

Le temps s'achève pour nous sur les îles. C'est mon dernier journal qui sera écrit des îles. Nous quittons très tôt demain matin, à 6 heures, pour Baltra puis pour Guyaquil. Nous passerons une dizaine d'heures à Guyaquil, le temps d'y voler quelques souvenirs et impressions et ce sera Montréal.

VENDREDI, 22 JUILLET - Guyaquil de mes amours

Très tôt le matin, nous quittons Puerto Ayora pour le long voyage de retour. Nous devons utiliser l'autobus pour traverser Santa Cruz puis la péniche pour atteindre Baltra, de nouveau l'autobus jusqu'à l'aéroport de Baltra, le retour à Guyaquil sur le continent puis Miami, New York et enfin Montréal.

Chaque étape a son importance, car tout peut encore arriver. Dans l'autobus qui traverse Santa Cruz, je vois défiler une dernière fois la succession végétale de l'île. Nous passons au travers la « garua » en altitude et je vois une dernière fois les pâturages, les arbres, les plantations de bananiers puis c'est la zone de la scalesia ou zone humide puis en descendant celle plus sèche d'opuntias qui diminuent de taille jusqu'à la mer. La première étape est franchie sans entrave puis c'est la traversée en péniche sur ce bras de mer qui sépare Santa Cruz de Baltra. Nous sommes serrés les uns sur les autres et atteignons la rive. Puis un autobus vient nous chercher jusqu'à l'aéroport de Baltra. Tout le personnel de l'aéroport (personnel de la compagnie d'aviation, officiers de l'armée, préposés aux valises) est avec nous, car il n'y a que quelques avions par semaine et ces événements mobilisent beaucoup de monde. C'est ensuite l'attente, les yeux fixés vers l'horizon à la recherche de ce grand oiseau fabriqué par l'homme et qui doit nous ramener jusqu'au continent à Guyaquil.

L'avion se dépose plus tard que prévu et l'on voit descendre un autre groupe de touristes tout heureux de fouler des pieds cette terre aride des Galapagos. Il nous faudra attendre près de trois heures pour décoller, car des difficultés mécaniques nous collent au sol. Enfin, c'est le départ

et nous laissons ces îles à leurs habitants, une poignée d'hommes et des milliers d'oiseaux, de mammifères et de reptiles.

Dès l'arrivée à Guyaquil, nous sommes attendus par Fatima, sœur de Pilar qui travaille comme réceptionniste à l'hôtel Atahualpa. Fatima est âgée de 19 ans et fait partie de cette grande famille de Guyaquil, amie d'Alfredo et de Mercédès. Arrivés à la maison c'est le lavage en règle et nous quittons nos vêtements d'aventuriers pour la tenue de ville. Il nous reste neuf heures avant de prendre l'avion et profitons de l'occasion et de l'hospitalité offerte pour découvrir Guyaquil la nuit avec comme deuxième guide Monica, sœur cadette de Fatima. Je change ma dernière réserve de \$ 50.00 et saluons Pilar à son hôtel. Nous soupçons copieusement au deuxième étage de l'hôtel d'où comme à Quito, nous pouvons admirer la ville.

Guyaquil est une ville plus mouvementée que Quito ; située à l'embouchure du fleuve Guyas qui emporte dans ses eaux polluées tous les résidus de ses usines. Guyaquil est un port de mer et la première ville commerciale et bancaire du pays. Le centre-ville est moderne avec ses gratte-ciel et seul un très beau parc qui longe le fleuve de même que le palais du gouverneur et de l'Hôtel de Ville retient notre attention. Nous rentrons vers minuit à la maison et rencontrons toute la famille, dont le père qui dirige une petite usine. On nous sert un dernier verre et on nous inonde littéralement de souvenirs de toutes sortes. Le taxi qui doit nous conduire à l'aéroport est déjà arrivé et nous sommes prêts au grand départ.

Cependant, le chauffeur de taxi avertit Pilar qui est rentrée de son travail que notre avion ne partira qu'à 5 heures ce matin. Nous partons en vitesse à l'aéroport pour voir une foule d'Équatoriens déchaînés autour du comptoir de Lan-Chile. Pilar retrouve un oncle qui travaille à l'aéroport qui s'informe et qui nous apprend que l'avion pour New York ne partira qu'à 6 heures de l'après-midi, soit un décalage de 15 heures, et ce, sans explication.

Contre mauvaise fortune, nous faisons bon cœur, car nous sommes reçus comme des rois ici ; la discussion et l'écoute de la musique équatorienne se poursuivent jusqu'à 4 heures du matin. L'oncle de l'aéroport est venu nous rejoindre ; nous sommes un peu gênés devant

cette hospitalité débordante, car nous sommes déjà considérés comme de la famille.

À 8 heures, c'est le réveil et un déjeuner copieux, car le père, dès 6 heures du matin, est parti au marché pour acheter fruits, œufs et pain. Il y a plusieurs familles qui vivent dans cette grande maison ; des filles et des garçons sont mariés, ont des enfants et vivent quand même avec leurs parents. Il m'est difficile de faire le lien de parenté exact entre tous ces gens. Quoiqu'il en soit, nous connaissons surtout les filles Maria, Monica, Pilar et Fatima de même que les parents. J'écris ce journal à 10 heures le matin, sans savoir exactement maintenant l'heure de départ. Qui sait ce qui peut encore nous arriver ?

MARDI 26 JUILLET - En guise de conclusion

Nous sommes entrés à Dorval le dimanche matin et je n'ai pas eu la chance de compléter ce journal avant aujourd'hui. Notre séjour en Équateur s'est terminé par la visite de Guyaquil qui est une ville un peu anonyme, sans caractère précis. On a visité successivement la place du Centenaire, la Cathédrale, la Bibliothèque municipale, le nouveau centre municipal de même que le musée historique. C'est là, peut-être, dans ce musée où sont rassemblés les restes des civilisations précolombiennes que nous avons ressenti avec le plus d'intensité la présence des Indiens d'Amérique. Des statuettes et des figurines de la civilisation Valdivia, 5000 ans avant le Christ aux squelettes des Indiens morts ayant à leur côté cette pièce métallique qui payait leur passage dans l'autre monde, à ces extraordinaires pots en céramique dans lesquels se conservaient les ossements des ancêtres. Nous avons eu droit à un survol de plusieurs siècles de vie et de civilisations américaines. La salle espagnole, annexe à la salle indienne, nous est apparue comme le reflet fade et sclérosé de l'obscurantisme religieux du Moyen Âge européen. C'est avec beaucoup d'émotion que nous avons vu notre guide, une vieille dame équatorienne, entonner ce qui est pour moi la plus belle chanson sur les Indiens d'Amérique du Sud « Vasija de barro » qui raconte l'histoire d'un indien qui veut que ses restes reposent dans le ventre obscur et frais « en el vientro obscur y fresco » d'une urne de terre cuite.

Les premières pensées d'ailleurs, en regardant derrière sur ce voyage, vont aux Indiens de l'Équateur, à ce peuple dispersé et piétiné par quatre siècles de domination espagnole. Il compose encore 35% de la population équatorienne et l'on ergote toujours dans les journaux pour savoir si ces gens devraient pouvoir voter ou non lors des hypothétiques futures élections. Je pense aux longues discussions que j'ai eues sur ce sujet avec Alfredo qui connaît son pays comme pas un. N'ayant accès ni à l'école, ni à l'université, analphabètes à 90%, les Indiens ignorent tout de leur passé glorieux, de leur civilisation perdue, de leur culture traditionnelle. Les Blancs ont eu l'ingénieuse idée de faire coïncider les fêtes chrétiennes avec les fêtes indiennes, de remplacer le Dieu-Soleil par le Christ en or en véritable image du soleil. Et c'est ainsi qu'encore aujourd'hui, les Indiens de l'Équateur vivent en marge de la société dans leur propre pays, se nourrissant péniblement des fruits de la vente de leur artisanat ou de maigres récoltes de leurs champs. Seuls les Indiens Otavalos tranchent dans ce décor pénible ; ce sont de véritables commerçants et tout en conservant leurs coutumes, l'habillement, ils se

sont répandus aux points stratégiques des villes du pays, parlent très bien l'espagnol et souvent l'anglais et vivent de la vente de leurs ponchos, chemises et autres vêtements aux couleurs chaudes. Alfredo, qui travaille beaucoup avec les Indiens dans l'application de la réforme agraire, me parle de leurs coutumes, des noces indiennes, de la religion catholique qui à leur égard est très libérale. Ainsi les jeunes couples indiens ne se marient devant le prêtre qu'après avoir eu des enfants. N'ayant pas d'argent pour payer Alfredo, les Indiens ont apporté des poules à la maison pour le mariage, ce qui est révélateur de la confiance qu'ils lui portent.

J'ai appris aussi comment les Noirs venus d'Afrique (10% de la population) ont été établis par les colons le long de la côte du Pacifique. Les Indiens des montagnes ne supportent pas la chaleur tropicale et le travail dans les plantations de bananiers et de café. Les métisses forment aujourd'hui la majorité de la population (50%) tandis que les Blancs espagnols se retrouvent au faîte de l'échelle sociale occupant les postes-clés de l'armée, de l'université et des professions libérales. La gabegie règne en maître dans ce pays et quelques fortunés y amassent des fortunes colossales tandis que le salaire moyen oscille entre un et trois dollars par jour. Si tout le monde critique l'armée et l'usage abusif que les militaires font de l'argent provenant du pétrole, le pays est serein et on n'y retrouve que très peu de traces de violence et de haine. Les universités sont complètement infiltrées par l'idéologie marxisme, mais les militaires, bons princes, regardent les marxistes et les « russes » se déchirer entre eux, jouent la carte du nationalisme et s'en tirent sans trop de peine.

Le centre du pays, traversé par la cordillère des Andes, est calme. La vie est tempérée par le climat assez frais des nuits et par la solennité des montagnes qui créent des barrières entre la ville et les régions. Seules Guyaquil et la côte, pays de culture intensive, d'échanges, vitrine sur le monde me paraissent agitées, susceptibles un jour de dégénérer en poudrière.

L'amitié des hommes et des femmes de l'Équateur, facilité par la connaissance de la langue, la beauté et la diversité de la nature, l'absence remarquable de tourisme international avec sa panoplie d'affiches et de gadgets, le visage et le sourire des enfants dans lesquels je trouve les miens, m'ont rendu ce pays familier et attachant. J'ai déjà hâte d'y

revenir, et de foncer vers l'Amazonie et le Rio Napo, de connaître la province de Manabi et Esmeraldas. C'est mon pays d'adoption.

Les Galapagos, d'un autre côté, représentant le paradis terrestre retrouvé ; autant on ne peut dissocier l'Équateur de ses habitants, de son passé, des Incas, de la conquête en un mot de l'homme, autant les Galapagos apparaissent comme un refuge, un continent à part, sans homme. Les Galapagos enivrent car on oublie l'homme, la société, la psychologie. On y revient à la biologie pure, à la géologie. On s'arrête ici au 5^e jour de la création, soit avant l'apparition de l'homme sur la Terre. On y apprécie le génie de Darwin d'avoir à 26 ans compris et élaboré ses fameuses théories sur la sélection naturelle et l'évolution et l'on est d'autant plus émerveillé qu'il ait choisi le pinson avec toutes ses variantes de bec pour expliquer sa pensée. Je regrette aussi de ne pas avoir suivi mes cours de géologie ici. Ce pays n'a été formé qu'hier (un million d'années) ; on y lit comme dans un grand livre ; ce magma sorti de la mer, ces laves, que l'on croit à peine refroidies, ces cratères et ces étages de végétation, presque tranchés au couteau, cette succession de palétuviers, d'opuntias, de burseras, de scalesias puis de miconias et de graminées. Le temps nous manque d'apprendre et de comprendre tous les phénomènes qui se passent sous nos yeux, car il y a cette multitude pacifique d'animaux, de reptiles, d'oiseaux, de mammifères qui accaparent la vue et l'imagination. Et dans ce tourbillon sans fin de sites, de plages et de mers habitées par les iguanes marins et terrestres, les tortues géantes, les otaries espiègles, les oiseaux colorés et exotiques que sont les frégates, les otaries espiègles, les fous, les albatros, les pingouins, les flamants, les mouettes, les buses, etc., il reste bien peu de place et de temps pour y dénicher le nom de tel ou tel arbre, d'une fougère épiphyte ou d'une ipomée grimpante. Nous avons profité intensément de notre séjour aux Galapagos. Nous y avons lu, vu, étudié et appris beaucoup, mais je sais, fort bien, que tout cela n'est qu'une ébauche, un premier défrichement et qu'il faudra y revenir pour apprivoiser davantage les secrets des îles. Il nous reste encore Fernandina, San Cristobal, Floreana et d'autres îles à voir et la visite aux Galapagos devient le complément parfait, l'apogée de tout voyage en Amérique du Sud. Ce sera pour dans deux ans.

Pierre Bourque

Photos de L'Équateur



PHOTOS DE VOYAGE 1/6 (L'Équateur)



Village équatorien Santo Domingo



Indiens Colorados à Santo Domingo



Village des Colorados bananiers



Culture de bananiers



Culture du caféier



Orchidées Oncidium

PHOTOS DE VOYAGE 2/6 (L'Équateur)



Lac Quicoche près Otavalo



Le Cotopaxi enneigé



Indiens Colorados



Agave le long de la route



Cayambe au nord de Quito

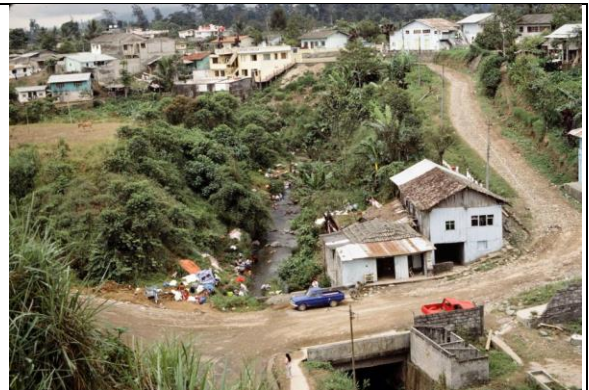


Lama

PHOTOS DE VOYAGE 3/6 (L'Équateur)



Alpinia



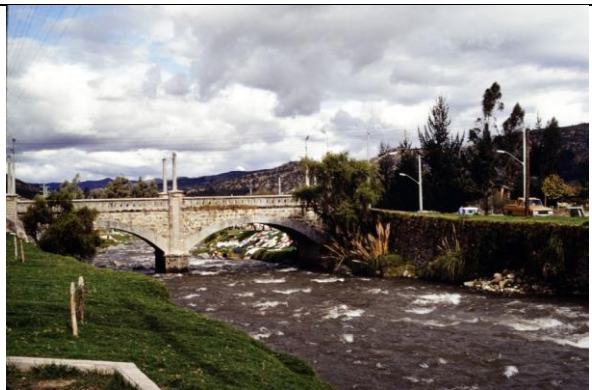
Village lavandières



Nord Quito - Paysage



Nord Quito - Route panaméricaine



Cuenca



Lama

PHOTOS DE VOYAGE 4/6 (L'Équateur)



Paysage de l'Équateur



Village et lavandières



Andes et moutons



Grande Place de Quito

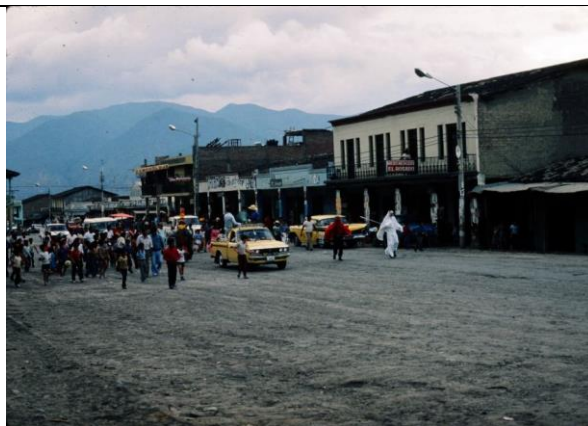


Famille équatorienne



Andes – jeune indien

PHOTOS DE VOYAGE 5/6 (L'Équateur)



Fête de la nouvelle année



Famille équatorienne indigène



Village d'Amazonie



Pirogue sur affluent Rio Napo



Cuenca Jardin centre-ville



Cuenca Jardin privé horticulteur

PHOTOS DE VOYAGE 6/6 (L'Équateur)



Sources thermales en Amazonie



Cuenca ville de douceur

Photos des Galapagos



PHOTOS DE VOYAGE 1/6 (Les Galapagos)



Héron de lave



Iguane terrestre



Manchot des Galapagos



Iguane terrestre mangeant cactus

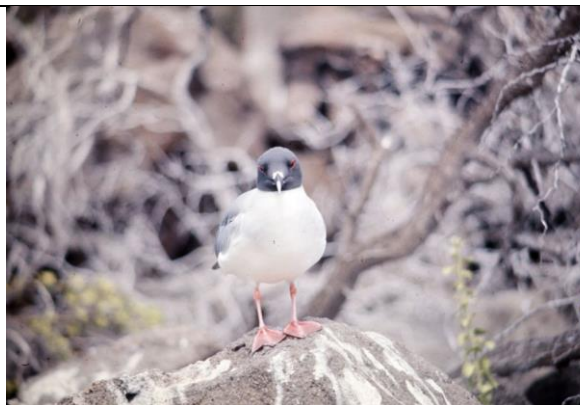


Chevalier

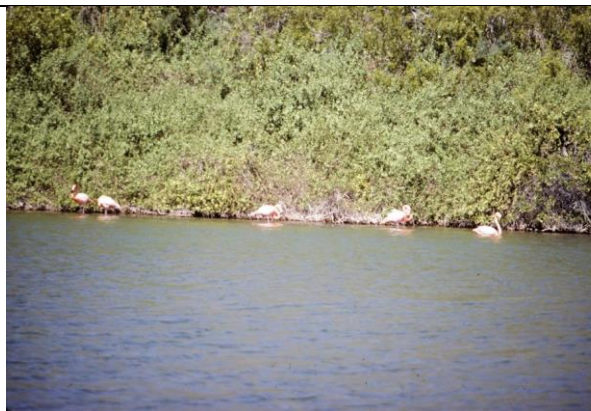


Fous masqués

PHOTOS DE VOYAGE 2/6 (Les Galapagos)



Mouette de lave Gaviota



Flamants roses



Scalesia (astéracée)



Fougère Ptéridium



Opuntias et sesuviums



Otaries sur la plage

PHOTOS DE VOYAGE 3/6 (**Les Galapagos**)



Iguane terrestre



Jeunes frégates



Tortue géante Galapagos



Chèvre Galapagos



Datura



Fou à pattes bleues

PHOTOS DE VOYAGE 4/6 (Les Galapagos)



Fou à pattes bleues



Mangrove palétuvier



Lave volcanique



Strates de végétation



Otaries sur un banc de sable



Fous à pattes bleues jeunes

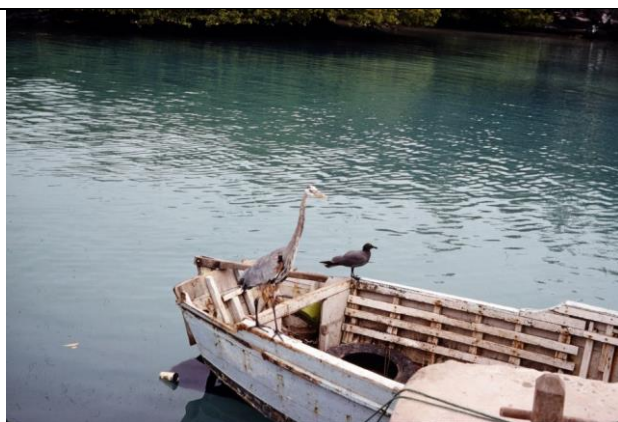
PHOTOS DE VOYAGE 5/6 (Les Galapagos)



Fou à pattes bleues / oeuf



Frégates dans les arbres



Grand héron et mouette



Moucherole vermillon



Flamants roses



Mouettes des Galapagos

PHOTOS DE VOYAGE 6/6 (**Les Galapagos**)



Otarie



Phoque



Faucon des Galapagos



Faucon des Galapagos



Hibou des Galapagos



Iguane terrestre